



3 **La Aqida ou ce que doivent croire les Musulmans...**

■ par Abdel Kader Mohamed Ahmedou

6 **LES METAMORPHOSES DE L'OGRE AMOUREUX : UNE LECTURE SEMIO-COMPARATIVE DE CONTES HASSANIYA**

■ Mamadou Dahmed

14 **CULTURE MAURITANIENNE : Des grands espaces aux nouvelles cités**

■ Mbarek ould Beyrouk

17 **L'expression féminine dans la littérature mauritanienne francophone**

■ Dr. Ndiaye Baidi SARR

20 **Pourquoi et comment la lecture archéologique de l'histoire de la pensée islamique?**

■ Mohamed LémineEbety



Al Mawkih *Al Thaqafi*

Revue culturelle et scientifique à Comité de lecture, éditée par la Commission Nationale pour l'Éducation, la Culture et les Sciences

Directeur de Publication :

M. Mouhamed Ould Sidi ABDALLA
Le Secrétaire Général CNECS

Comité de Lecture :

Président :

Pr. Mbouh Seta Diagana

Membres ;

Dr. Mohamed Vall Ould Cheikh
Dr. Wagué Ousmane
Dr. Kane Mamadou Hadya
M. Kane Mohamedou Elimane

CNECS

Tél. 45 25 48 03

Email : cnecsrim@gmail.com

B.P : 5115

Maquette

Elhadrami Ould Ahmedou

Tel : +(222) 47 00 00 55

had.mac@gmail.com

Tirage: Imprimerie AL MAZAYA





par **Abdel Kader Mohamed Ahmedou, Juriste -Ancien Ministre**

La Aqida ou ce que doivent croire les Musulmans...

**Un texte de l'enseignement traditionnel de Mauritanie
Présenté sommairement et traduit de l'arabe au Français**

Présentation sommaire

La Aqida ou croyance obligatoire est la pierre angulaire de l'islam ; autrement-dit c'est le fondement sur lequel reposent les actes accomplis par le Musulman .

Cette croyance résumée dans le texte imprimé probablement les années 60 voire avant et que nous présentons au public francophone en est un condensé qui sert de critérium pour juger si la religion du musulman est pure ou entachée.

Tout musulman se doit donc, impérativement, d'apprendre les fondements de sa religion et cela débute par la Aqida, la croyance, le Tawhid

Dans ce condensé de théologie musulmane écrit à la fin du XIXème siècle par Abdel Ghader ould Mohamed ould Mohamed Salem Almajlissi qui était considéré , selon les termes de Paul Marty , comme étant , « l'un des grands maîtres d'une école supérieure de haut enseignement de Droit musulman ,universellement réputé dans les pays maures » , l'auteur expose les fondamentaux auxquels les musulmans doivent croire.

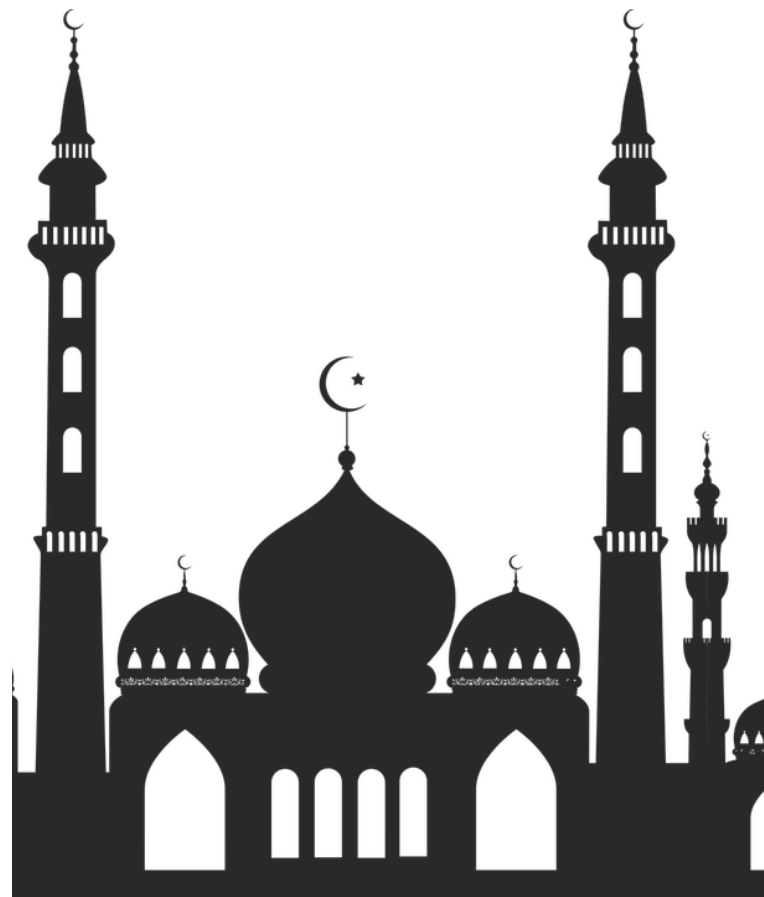
Ce texte est, en fait, un résumé didactique les débutants sont censés réciter par cœur et qui constitue un référentiel de la théologie musulmane qu'on appelle, aussi ilmAtow'hid c'est à dire la science qui conduit à « l'unicité de Dieu ». Il fait partie des outils pédagogiques de l'Ecole fondamentale religieuse et avant son impression à l'époque précitée , bien de générations le recopiaient , comme elles pouvaient , sur du papier ou dans des tablettes en bois.

Ce catéchisme enseigné , parallèlement à l'école coranique fondamentale exerce une influence considérable sur la mentalité des Musulmans et occupe, de ce fait, une place dans la culture de l'Islam d'où son intérêt certain pour le public de la culture . C'est pourquoi , il nous est apparu opportun de le faire connaître aux lecteurs francophones de manière générale et, en particulier , aux chercheurs qui s'intéressent au patrimoine culturel islamique de la Mauritanie .

Il convient de souligner que l'original du document

imprimé a été retrouvé , il y'a quelques années par Monsieur Sid'Ahmed ould Zein , ancien maire du Ksar dans les archives du notable Sid' Ahmed ould Soueidy dont le nom est associé à un puits (appelé Ain ould Soueidi) situé , au bord de la route du Nord qui mène à Choum à une dizaine de kilomètres d'Atar .

Au bas de la page , il est d'ailleurs , mentionné que le document dit " Aqida" que le document doit être demandé auprès de cet illustre notable qui l'avait imprimé, pour la première fois, et qui en avait une large diffusion, particulièrement, dans la région de l'Adrar .



Traduction du Texte arabe en Français

Le serviteur démuné éprouvant le besoin de la grâce de son majestueux Seigneur, Abdel Ghader ould Mohamed ould Mohamed Salem Al Majlissi, Al Maliki, Al Ash'ari .a dit

Selon le Hadith la foi consiste à croire en Allah, à ses anges, à ses livres, à ses envoyés, au jour de la fin et à la prédestination au bien et au mal.

Croire à Allah le transcendant, c'est savoir qu'Il existe, qu'Il est éternel et non circonstanciel, différent des créatures, Autosuffisant, Unique, sans pareil et sans associé.. Qu'Il est Souveraineté dans Ses actes, Puissance dans Son œuvre, Volonté dans son désir, Vie sans la mort, vue et ouïe de toute existence, Parole incomparable, sans lettre ni voix ..et qu'il diffère de toute image que l'esprit humain pourrait concevoir..

Croire aux anges, c'est admettre leur existence comme étant des serviteurs

d'Allah qui ne désobéissent jamais à ses ordres et qui ne cessent, en aucun cas, de faire son culte, qu'ils sont des corps lumineux qui n'éprouvent pas les besoins humains naturels (manger, boire, se soulager) et qui n'appartiennent ni au genre masculin, ni au genre féminin...ni, non plus, au genre hermaphrodite..

Croire aux livres, c'est avoir la conviction qu'ils ont été révélés par Allah à ses prophètes et que tout ce qu'ils contiennent est vrai. Croire aux envoyés c'est considérer qu'ils sont les messagers investis par Allah de la mission d'indiquer, à l'humanité, le chemin de la guidance ainsi que de la bonne gérance de la vie, que la véracité des messages, par eux, transmis, a été prouvée par les miracles et qu'en vertu de leur infaillibilité, ils ne commettent jamais ce qui leur a été défendu. Il est prescrit de croire à tous les prophètes, sans distinction y compris, ceux dont

on ne connaît pas le nom.

La prophétie résulte de la faculté spécifique d'un individu de pouvoir écouter la parole d'Allah le Majestueux, directement ou par l'intermédiaire d'un ange. Le prophète est un être humain, mâle, libre, doté d'une raison parfaite ayant reçu la révélation. Le premier des prophètes est notre père Adam, l'ultime prophète est le nôtre, Mohammad (Allah prie sur lui et le salue). Il est, par consensus, le meilleur de toutes les créatures, humaines et extra humaines..

Le jour du jugement signifie le dernier des jours du monde et le dernier des temps fixés, croire en ce jour c'est admettre les faits qui le marquent à savoir la résurrection, la publication, le contrôle des comptes, l'évaluation par la balance, les informations livrées et recueillies, à droite et à gauche..

De même, il est prescrit de croire à toute connaissance qui a été attribuée au prophète (Allah prie sur lui et le salue), par l'intermédiaire de nombreuses chaînes



de transmetteurs véridiques au sujet de l'enregistrement, par les anges des actions accomplies par les serviteurs, de la mesure du bien et du mal, de l'arrachement, sur ordre du Seigneur, de toutes les âmes, par l'ange de la mort, Izra'il, paix sur lui... Dans ce registre, s'inscrit l'obligation de croire à l'interrogatoire de la tombe qui est fait, aux morts, par les deux anges Mounkar et Nakir..et de croire aussi, que la tombe contient, selon les cas, la pénible souffrance et la gracieuse abondance. IL faut, également, dans ce sens, croire à l'abreuvoir du prophète Qu'Allah prie sur lui et le salue, duquel boira sa communauté et celui qui en boira n'aura jamais soif... Il faut, en outre, admettre que le Paradis et l'enfer existent, aujourd'hui même, que celui qui entre au paradis n'en sort pas et que les désobéissants, parmi les croyants, qui séjournent en enfer en sortent, sur intercession du Prophète qu'Allah prie sur lui et le salue. En revanche, les mécréants ne sortent pas de l'enfer et ne s'y reposent guère. Ils y sont éternisés qu'Allah le Transcendant nous prémunit....

Le jour de la résurrection, si l'attente se prolonge, les gens vont s'adresser au Prophète, Qu'Allah prie sur lui et le salue, pour les délivrer de l'horrible situation, il s'interposera à leur faveur et ainsi ils en sortent, sur son intercession, Qu'Allah prie sur lui et le salue... Les gens du Paradis iront au Paradis... Les gens de l'enfer y iront, A Allah nous demandons de nous sauver, par sa bonté, de l'enfer... A cette fin, les Gens emprunteront le Ciratt lequel est un pont placé sur le fond de la géhenne... on dit que ce pont est plus tranchant que l'épée, plus fin qu'un cheveu. Sur ce pont, certains sont sauvés de l'enfer de la géhenne, pas à la même vitesse..Il y'a ceux qui passent comme un éclair, d'autres passent comme le vent tandis que, parmi eux, il y'a en a qui se sauveront en marchant, à quatre pattes....D'autres tomberont en enfer... Qu'Allah le Transcendant nous en prémunit... Il faut, aussi, croire à la véracité du Trône, du fauteuil, de la tablette gardée et du Calame...

Parmi les croyances obligatoires, il y'a celle du souffle divin qui annoncera la fin de la création, puis sa résurrection, les signes de l'ultime heure comme le Dajal, la descente de Issa (Paix sur lui), la sortie des Yagog et Magog, la bête, le soleil qui se lèvera de là où il se couche. Parmi les informations recueillies, dans ce sens, il y'a celle concernant Al Mahdi, un descendant de Fatima qui comblera la terre par la justice de la même manière qu'elle a été remplie par l'injustice.

Croire au destin, c'est admettre l'idée qu'Allah le Transcendant possède une science et une volonté antérieures à la prédestination des créatures, toutes leurs formes, à leur temps, à leur espace et qu'il les a dotés de l'existence en fonction de sa science et de sa volonté...La Prédestination au bien, signifie l'obéissance tandis, que la prédestination au mal, c'est la désobéissance...

Cela signifie que c'est Allah le Transcendant qui décide de conduire ses serviteurs sur le chemin de la guidance, soit en leur inspirant l'obéissance ou

en les égarant par la désobéissance. Et que le serviteur n'influence, nullement, le moindre de ses actes...les actes des serviteurs existent par la volonté de notre Seigneur, Bénisseur et transcendant, sans intermédiaire...A l'instar du feu qui n'a aucune influence sur la brûlure, le couteau n'en a pas dans la coupure, l'habit n'occulte pas, la pluie ne fait pas pousser les plantes, le soleil et la lune ne créent pas la lumière. Mais c'est, plutôt, Allah qui est, au final, le créateur de tous ces effets, quand on voit sous l'angle de la comparaison des causes et non par l'intermédiaire des causes....

Tout le bien consiste à suivre les justes Anciens qu'Allah nous fasse mourir sur leur voie et qu'il nous réunisse, en compagnie de nos bien aimés, le jour de la résurrection, dans leur groupe par l'agrément dont dispose le Maître des Anciens et des Modernes. Qu'Allah, le Transcendant prie sur lui et le salue ainsi que sur sa famille, ses épouses, ses descendants, ses fidelesAmen..ô Seigneur des univers.



Mamadou Dahmed,
Professeur habilité,
Faculté des Lettres et Sciences Humaines



LES METAMORPHOSES DE L'OGRE AMOUREUX :

UNE LECTURE SEMIO-COMPARATIVE DE CONTES HASSANIYA (Première Partie)

INTRODUCTION

La littérature mauritanienne de langue hassaniya est riche et variée. Elle a avantageusement profité de la langue arabe dans son inspiration nouvelle et l'enrichissement de son univers imaginaire. Mais ce sont surtout les manières de voir le monde, l'idéologie sociale, les règles de comportement, les relations interhumaines et intercommunautaires, les données éducatives, les recettes distractives, les rapports de l'homme avec son environnement qui restent une des bases fondamentales de ces productions de l'imaginaire populaire maure exprimées dans la langue hassaniya.

Alors que la production littéraire en langue arabe littérale s'est développée principalement dans le genre poétique, la créativité populaire a excellé dans tous les genres : devinettes, proverbes, contes, comptines, berceuses, légendes, gestes épiques et bien entendu, la poésie orale dont les chants laudatifs, amoureux, les louanges du prophète, les récits hagiographiques, les panégyriques, les diatribes, les chants liés à des activités sociales, la poésie des ruines, encensent cette littérature multiforme. Pour avoir une idée de la richesse, de la diversité thématique de cette littérature, de son dynamisme, on peut se reporter utilement au travail gigantesque accompli par La Commission Nationale

pour la Collecte et la Publication de la Culture Populaire¹ qui, de manière non exhaustive, a rassemblé trois volumineux recueils consacrés aux devinettes et proverbes, aux contes d'animaux et aux contes merveilleux. Ce travail de collecte qui obéit aux normes académiques en la matière offre une base de données inestimable pour les chercheurs dans le domaine des études de la littérature orale.

Les genres narratifs de la littérature orale, comme ceux d'ailleurs de la littérature savante, ont toujours été relégués au second plan dans une société encore connue pour être celle « du million de poètes », en dépit de l'importance de ce registre, eu égard à sa force représentative, à sa dynamique argumentative et persuasive et à sa portée distractive.

Dans le vaste champ de la littérature orale narrative en hassaniya, le conte occupe une place de choix. Il est le véritable réceptacle de la culture populaire et de l'idéologie sociale. Il concentre véritablement tout l'imaginaire de la communauté. Comme dans toutes les communautés humaines, le conte relève du folklore, c'est-à-dire, cette « oralité-existence », comme « les fêtes, les danses, les coutumes ; il fait partie en particulier du « folklore verbal »² au même titre que les berceuses, les comptines ou les devinettes ; mais il est en particulier un récit car il raconte

une histoire, comme les légendes, les sagas ou les épopées »³. Cependant, c'est un récit fictif, imaginaire. Il a son protocole narratif qui le situe dans un temps et un espace indéterminés ; il a ses énonciateurs attitrés, son temps, son lieu dénonciation de même que son public. Plus que tout cela, il remplit dans la vie de la communauté des fonctions essentielles qui ne sont pas sans rappeler ce préambule célèbre de Kaidara, récit initiatique peul d'Amadou Hampâté BA : « Conte, conté, à conter. Es-tu véridique ? Pour les bambins qui s'ébattent au clair de lune, mon conte est une histoire fantastique. Pour les fileuses de coton pendant les longues nuits de la saison froide, mon récit est un passe temps délectable. Pour les mentons velus et les talons rugueux, c'est une véritable révélation. Je suis à la fois futile, utile et instructeur. Déroule-le donc nous. ».

Les deux recueils de la Commission Nationale de la Collecte et la Publication de la Culture Populaire offrent une variété inouïe de contes dont un premier classement a retenu la distinction entre les contes d'animaux et les contes merveilleux, ceux où l'animal est protagoniste avec l'homme dans des histoires où la portée symbolique est à son comble. Parmi les contes dits merveilleux plusieurs protagonistes du répertoire animalier s'investissent dans

1 Commission Nationale pour la Collecte et la publication de la Culture Populaire, Texte 1 : Contes et Mythes Populaires Mauritaniens, Tome 2 : Contes merveilleux, IPN

2 Michèle Simonsen, Le conte populaire français P.U.F.Col ; « Que sais-je ? », 1984, p.10

3 Michèle Simonsen, Le conte populaire français ,ibid

la trame narrative et dramatique : lion, cheval, chamelle. Mais l'on constate qu'un nombre non négligeable de récits met en perspective des histoires centrées sur un affrontement symbolique entre l'homme et cette force de l'ombre, du mal et de la métamorphose qu'est l'Ogre. La variété et la multiplicité de ce type de récit laisse pourtant voir des constances et des invariants tant au niveau de la structure formelle qu'au niveau profond de la structure sémantique et donc de l'investissement axiologique. En effet, ce motif est porté par une structure narrative classique dont on voudra montrer les particularités au travers de l'analyse sémiotique comparée de composantes narratives de huit contes que nous avons choisis. En analysant ce type de conte, nous avons aussi voulu montrer la persistance d'un motif, celui de la métamorphose qui permet à l'Ogre, la feinte, la trahison, la séduction, le rapt, l'agression dans ses pauses anthropomorphes d'Ogre amoureux, de prétendant attentionné, de mari trompé ou jaloux quand, la nature reprenant ses droits, il ne recouvre sa férocité légendaire. Mais la portée symbolique de ces récits et le rôle qui leur est dévolu dans la communauté, comme vecteurs d'éducation, d'apprentissage de la vie adulte apparaissent à travers leurs figures actanciennes, leurs objets valeurs et modaux qu'ils font circuler, les conflits et situations dramatiques qu'ils mettent en jeu, l'affrontement des forces du bien et du mal, entre l'homme et le monstre, la culture et la nature, la vie et la mort. On se rend alors compte que se jouent sous le mode mineur du conte merveilleux, de véritables récits d'initiation, d'apprentissage de la vie, de préparation de jeunes filles à la vie conjugale et que l'adversité animale n'est là que pour conjurer l'angoisse qui peut naître de la peur de l'inconnu.

I LE CORPUS

Il était convenu de se livrer à un travail en règle pour mener à bien ce projet de collecte de la tradition orale en langue hassaniya, de le traduire en français, de l'analyser en précisant bien entendu les cadres de la méthode d'approche. A défaut de réaliser nous-mêmes la collecte, nous avons choisi de travailler sur un corpus de huit contes tirés du second recueil de La Commission Nationale pour la Collecte et la Publication de la Culture Populaire. Nous pensons qu'une édition française de ce travail inestimable est disponible. Certains contes de notre corpus ont fait l'objet d'un travail de mémoire de maîtrise en traduction⁴ ; mais nous nous contenterons de notre traduction des contes qui seront l'objet de notre analyse. Nous offrons ici quelques traductions de contes très illustratifs autant de la structure canonique formelle que de l'investissement sémantique qui reflète le motif de la métamorphose de l'Ogre que nous voulons analyser dans la perspective de faire ressortir la portée symbolique, les valeurs et les enseignements que ce type de contes représente pour la communauté qui l'a produit.

C1⁵, N323⁶ : L'Ogre qui s'est marié avec une femme et qui a été tué pp.223-224

On raconte qu'un ogre avait la faculté de se transformer en homme. Il est venu voir une famille et lui a demandé de lui donner sa fille comme épouse. Après le mariage, il a passé quelques jours avec eux. Puis, il leur a dit qu'il ne peut pas laisser sa mère seule. Il a quitté donc sa belle famille. Arrivé dans son repaire, il mit sa femme en garde : il ne faut pas toucher à ce sac et il ne faut pas t'aventurer vers le versant de l'oued. La femme se dit, je ferai ce qu'il m'a inter-

dit. Elle partit vers le versant de l'oued. Elle n'y découvrit que des têtes de femmes. Elle ouvrit le sac, il était plein de perles. Elle en ramassa plusieurs et prit la fuite. L'ogre appela alors : mes perles ! mes perles ! Les perles lui répondirent nous sommes là, nous sommes là. La femme les jeta mais une d'elle se brisa et une goutte tomba sur le sein de la jeune fille qui s'en fuyait poursuivie par l'ogre aux indications de la goutte qui disait je suis là, je suis là... Mais la fille lui échappa. Lorsqu'il s'approcha de sa famille, il soigna sa forme et continua lentement. Il s'étonna auprès de la famille de la frayeur qu'il inspirait à sa femme qui pense, dit-il, que je me transforme en ogre. Il profitait de l'inattention des parents qui détournaient leur vigilance pour observer la fille pour lui ouvrir largement la gueule jusqu'à ce qu'elle aperçoive la terre à travers son derrière. Elle criait effrayée alors : regardez, regardez, n'est-ce donc pas un ogre ? Ses parents se désolaient et se disaient, notre fille est devenue folle. Elle supporta. Un jour qu'il faisait sa grâce matinée, un mendiant vint demander l'aumône. La fille lui dit : si tu remplis l'oreille de cet homme endormi de sable, je t'offrirai l'aumône. Le mendiant remplit alors sa main de sable et la versa dans l'oreille de ce dernier. Il ne cessa de se balancer jusqu'à se transformer en ogre. La fille appela alors ses parents qui lui tirèrent dessus et le tuèrent.

C2, No358 : L'histoire mortelle pp.292-294

Les parents d'une femme étaient partis abreuver leurs animaux. Ils furent surpris, je me dis et je te dis du bien, par un ogre. Il les extermina et suivit leurs traces jusqu'à leur tente. La famille avait quatre ou cinq jeunes filles. L'ogre prenait une à une les

4 Sidi El Moctar Ould Mohamed Lemine, Traduction de quelques contes du deuxième tome (L'homme associé à l'animal) du Livre : Contes et mythes populaires mauritaniens, édité par la Commission Nationale pour la Collecte et la Publication de la Culture Populaire, I.P.N, Mémoire de Maîtrise en traduction, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Nouakchott, 1999

5 Cette indication renvoie à : Conte numéro 1 dans notre corpus. (le corpus va de 1 à 8)

6 Cette indication renvoie au numéro attribué au conte dans le recueil de la Commission ; l'indication est suivie de notre traduction du titre tel qu'il apparaît dans le recueil ; les pages sont aussi celles du recueil

filles comme épouse mais la mangeait quelques jours après. La plus petite et sa mère comprirent alors qu'il était un ogre. Elles prirent la fuite alors qu'il était occupé par le festin des autres. L'ogre sut qu'elles étaient parties ; il les pourchassa. Lorsque la mère le vit s'approcher, elle cacha sa fille dans la carcasse d'une chamelle et resta à découvert en l'absence d'un abri. L'ogre la rattrapa et la dévora et chercha la fille. Cette dernière abusa de sa vigilance et escalada un baobab jusqu'au sommet. Elle y resta sans bouger, sans ciller, sans que ses belles prunelles ne connaissent le sommeil. Aux dernières heures de la nuit, un loup survint portant une vierge, une vierge qui criait et demandait secours. Le loup traîna sa victime jusqu'à son gîte, un creux dans un baobab et la dévora. La fille l'observait, l'entendait mais elle ne pouvait exprimer le moindre cri de souffrance. Le loup dormit là où il avait dévoré la vierge. Au matin, les parents de la vierge, suivant les traces du loup arrivèrent et tuèrent la bête endormie. Ils aperçurent la fille au sommet de l'arbre. L'un des hommes escalada l'arbre et la fit descendre. Il l'emmena auprès de sa servante qui l'éleva et prit soin d'elle de la meilleure des manières. Elle devint la plus belle des femmes. Le chef de la ville l'aperçut ; il jura de ne point quitter la place où il la vit avant de l'épouser. Ils se marièrent. Une nuit qu'elle pria à côté d'étrangers venus en hôtes, l'un d'eux voyant son extrême beauté, dit : cette femme n'a jamais connu une nuit noire (n'a pas connu de malheur dans sa vie). Quand elle termina sa prière, elle dit à l'homme : il n'y a que moi qui ai connu de nuit noire. Le roi n'était pas présent. Et elle leur raconta son aventure avec l'ogre et la vierge. Les hôtes moururent tous sur le coup de frayeur. A son retour de la mosquée le roi demanda à son épouse de lui révéler la cause de la mort des hôtes. Elle lui répondit qu'elle ne savait pas. Il lui dit que si elle ne le révélait pas, il allait la tuer. Elle lui raconta alors son histoire. Il perdit connaissance. Elle garda le si-

lence. Les gens vinrent et lui massèrent le cœur jusqu'à ce qu'il reprît connaissance. Il fit jurer à sa femme de ne plus la raconter à personne d'autre.

C3, No 359 Reyla et Babe, p.295

Il était une fois une fille qui s'appelait Reyla. Une nuit, alors qu'elle était assise chez elle, un ogre sous les apparences d'un vieil homme vint lui dire : Reyla donne-moi du feu. Elle lui répondit : Eh ! Reyla ne sait pas comment donner du feu. Eh Reyla est aveugle et errante, elle ne sait pas comment donner le feu. Il insista Reyla passe-moi le feu ! Elle dit : Maman donne-lui le feu. Sa mère lui répondit : Ta mère est aveugle et ne sait pas comment passer le feu. Reyla dit : Père donnez le feu. Son père lui répondit : Ton père est aveugle et ne sait pas comment donner le feu. Reyla dit : Frère donnez le feu. Son frère répondit : Ton frère est aveugle et errant et ne sait pas passer le feu. Reyla enjoignit à toute sa famille de donner le feu, tous prétextèrent leur aveuglement, alors l'ogre l'enleva et la cacha dans un antre. Il l'éleva et l'engraissa jusqu'à ce qu'elle devienne une femme énorme.

C4, N369 : Mira et ses sept frères, p. p322-324

Mira avait sept frères et le huitième des hommes était son père. Un ogre la désirait et voulait l'enlever. Il attendait qu'elle sorte avec ses amies, alors il se transformait en une très belle dune de sable fin. Ses amies lui disaient : Mira, viens avec nous pour jouer sur la dune. Elle répondait qu'elle n'irait pas à cette dune. L'ogre se transformait en un très joli arbre ployant de cure-dents. Quand ses amies l'invitaient elle disait qu'elle ne briserait aucun cure-dent de l'arbre en question. L'ogre prit toutes les formes, en vain. Il attendit le jour du déménagement du campement. Il prit la forme d'un très beau chameau de monture. Ses parents dirent : on va placer Mira sur cette monture. Elle protesta

et pleura chaudement. Mais on la mit sur la bête. Le chameau se fit devancer par la caravane et recula, recula encore jusqu'à prendre la forme de l'ogre. Il entreprit de lui creuser un puits très profond et la plaça dedans. Il partait tous les jours, tuait une chamelle et lui apportait de sa graisse et de sa viande qu'il lui faisait manger. Le temps passa. Un jour le frère de Mira, berger du troupeau et qui était quelque peu sot cria : Ouk, Ouk, la chamelle de Mira que son père lui avait offerte ! Mira l'interpella du fonds du puits : Mbareck, retourne, ne t'approche pas de la forêt qui est devant toi, le lion briseur de cous de chamelles pleines est caché dedans. Il rassembla ses bêtes et rejoignit ses parents. Il leur dit si je sais distinguer encore des choses, j'ai entendu aujourd'hui la voix de Mira. Ils lui dirent : tais-toi, que dieu écourte tes jours. Tu es en train de remuer la plaie dans nos cœurs. Il leur jura d'avoir entendu la voix de Mira. Finalement ils lui demandèrent de leur montrer l'endroit où elle se trouve. Ses sept frères prirent leurs fusils et le père le sien aussi. Arrivés sur place, il dit Ouk, Ouk, la chamelle de Mira que son père lui a donnée. Elle répondit : Mbareck, éloigne les chameaux de cette plaine, le lion briseur de cous des chamelles pleines est caché dedans. Il leur demanda s'ils avaient entendu ; ils lui répondirent qu'ils n'ont rien entendu et qu'il n'avait qu'à recommencer. Il répéta la phrase ; elle reprit sa plainte : Mbareck, éloigne-toi de cette plaine où se cache le lion briseur de cous de chamelles. Alors ils dirent, par dieu, c'est bien la voix de Mira. Ils se dirigèrent jusqu'à l'endroit et demandèrent à la femme de sortir. Elle leur dit Mira ne peut pas sortir nue. Ils lui jetèrent une grande étoffe qu'elle mit sur l'un de ses bras. Ils lui demandèrent de sortir ; elle dit qu'elle est toujours nue. Ils lui lancèrent une autre couverture qui ne servit à cacher que le second bras. Ils lui demandèrent encore de sortir. Elle rétorqua qu'elle était toujours nue.



Ils lui lancèrent une couverture pour sa jambe droite puis une autre pour sa jambe gauche. Ils firent descendre des cordes et l'attachèrent à des bêtes qui ne purent la tirer du puits tant elle était grosse. Alors ils prirent un pur-sang qui la tira du puits qui s'effondra après sa sortie. Ils l'emmenèrent avec eux et laissant derrière eux les petits de la bête. Lorsque l'ogre revint à son logis transportant la graisse et la viande, il ne trouva que ses rejets qui s'exclamèrent : Mira est partie et la famille est foutue, Mira est partie et la famille est foutue... Il s'étonna qu'est-ce que ça signifie Mira est partie et la famille est foutue. Ils répétèrent la même phrase. Alors il suivit les traces en courant et Mira qui le vit s'approcher comme un vent et un ouragan entonna sa chanson : « Babe, babe, yesrengah, maître (le mâle, roi) de la forêt, yesrengah, mes frères sont au nombre de sept, yesrengah, et le huitième est leur père yesrengah ». Il lui répondit en chantant : « Mira, Oh Mira, yesrengah, ma belle femme yesrengah, mangeuse de viande yesrengah, mangeuse de graisse, yesrengah ». Lorsqu'il parvint au campement, l'ogre se transforma en un agneau cherchant nourriture sous les bagages et demanda à Mira de venir jouer avec lui. Mais Mira refusa de s'approcher de lui ou de le toucher. Il prit plusieurs autres formes jusqu'à se muer en ogre, alors les frères de Mira et leur père le criblèrent de balles. Il mourut sur le coup.

C5, No 374 : La fille aux sept frères pp.338-344

Un homme des temps anciens raconta qu'il était une fois une fille qui vivait avec ses sept frères. Leur père était mort et leur mère aussi. Il y avait un animal qu'on appelle l'ogre qui pouvait prendre toutes les formes. Il pouvait se transformer en un être humain, un animal, ou s'il le désirait, il prenait l'apparence d'un arbre sur lequel il restait juché alors que la fille se trouvait sous la tente. Il attendait ainsi le départ des frères pour devenir un jeune garçon bien habillé et restait à palabrer avec la fille. Une ou deux semaines passèrent ainsi. Un jour les hommes le trouvèrent chez eux ; il se fit passer pour un hôte et discuta longuement avec eux puis il partit. Un autre jour, il préféra venir alors que les frères se trouvaient déjà sur place, ainsi ils furent convaincus qu'il était un chasseur venu demander à boire et à se reposer un peu. Il devint petit à petit un habitué de la famille et demanda la main de la fille. Les frères de celle-ci lui répondirent que c'est un droit du musulman sur son frère et ils acceptèrent. La famille possédait un serviteur, une servante et un cheval qui avait un don de voyance et pouvait prédire l'avenir et manifester son message par des mouvements qu'eux seuls déchiffraient. Quelques temps après, le mari voulut emmener sa femme avec lui chez ses parents. La famille avait une grande sœur pleine d'esprit et dont les conseils étaient suivis à la lettre.

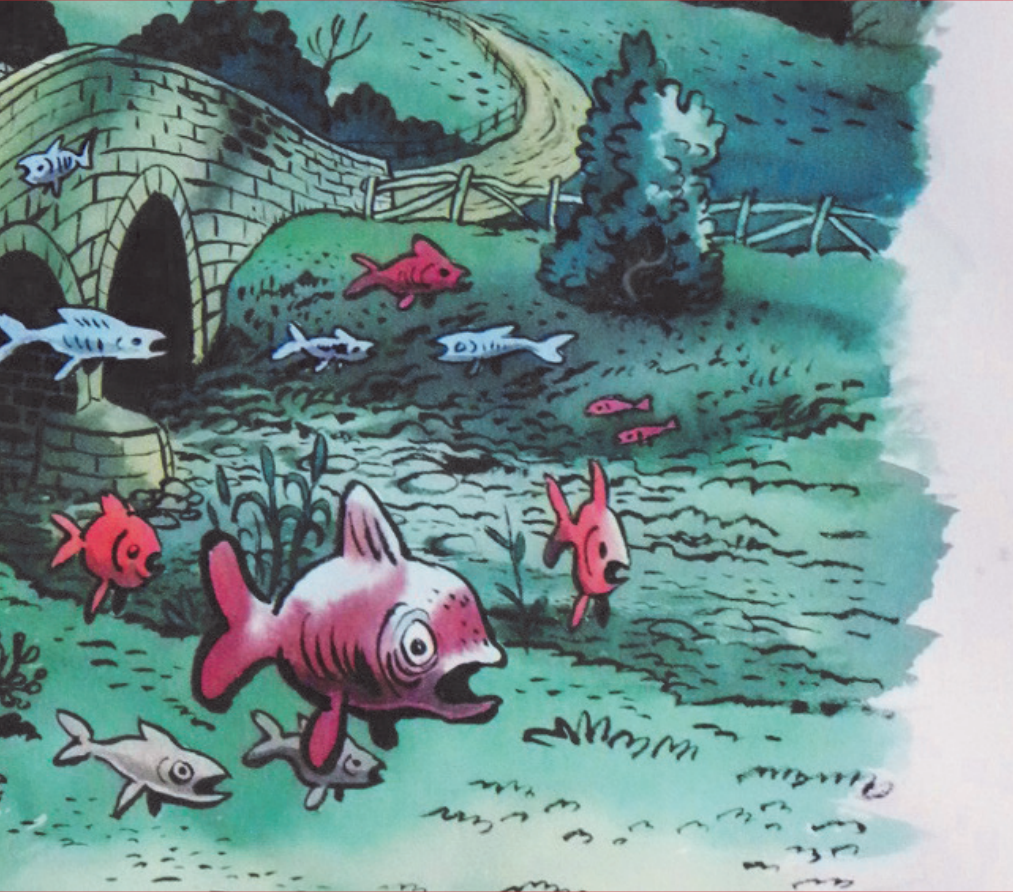
Elle leur dit de donner à la fille avant son départ une servante et un serviteur bien précis ; de mettre à sa disposition la jument tacheté, de lui offrir tel troupeau de chameaux tachetés, de la doter d'une portion d'eau dans une bouteille, d'une graine de l'arbre de nebout, d'une poignée de sable rouge et d'un tesson de cette pierre blanche et plate. On lui procura tout cela et on la laissa partir. Le cortège marcha longuement et à chaque nouvelle apparition d'un campement l'épouse demandait à son mari si c'était celui de ses parents. Il répondait que les siens étaient plus loin encore. Au troisième campement, il lui dit nerveusement, ne me fatigue pas ; alors elle garda silence. Ils poursuivirent leur marche jusqu'à un terrier dans une montagne creusé par les animaux sauvages. Elle lui dit : contourne ce maudit terrier et elle prononça les paroles sacrées : au nom de dieu clément et miséricordieux ! La mère de l'ogre sortit en disant : que le bien soit avec toi ! Que dieu fasse venir le bien avec toi ! Comment nous traites-tu de terrier alors que tu n'es même pas encore descendue ! La fille sut alors qu'il y avait quelque chose de louche, que l'homme lui-même cachait quelque chose. Elle garda le silence. Il lui enjoignit de pénétrer dans le terrier. Le cheval fut attaché devant le trou alors que le serviteur vaquait à ses préoccupations ménagères. Chaque jour l'homme-ogre poursuivait le troupeau gardé par le serviteur, il en tuait une bête, la dévorait et retournait à son gîte. La femme passait pour une nouvelle épouse qui n'avait pas de soucis à se faire pour le bétail alors qu'elle réfléchissait à un moyen pour sortir de cette situation. L'ogre décima tout le troupeau. La femme qui ne sortait jamais du terrier recevait le lait d'une chamelle et pensait que le reste était offert à sa belle famille. Un jour le cheval se mit à hennir et à baver du sang, à hennir et à baver du sang. A ce bruit, la femme sortit pour voir la cause. Le cheval lui dit : l'homme avec lequel nous sommes venus est un ogre, cet antre est

le foyer d'une famille d'ogres ; l'ogrea déjà décimé tout le troupeau et le berger a été dévoré aujourd'hui et la chamelle dont tu recevais le lait pour te faire croire que le cheptel existe toujours sera mangée ce soir et toi et moi et notre berger, nous serons morts cette nuit si nous ne nous en fuyons pas. Elle lui demanda comment faire ? Il lui dit : il faut partir. Alors la femme se mit à pleurer. La mère de l'ogre lui demanda la cause de ses pleurs ; elle répondit qu'elle avait la nostalgie de ses parents qu'elle voudrait aller voir. Elle lui rétorqua : tu n'attends pas le retour de ton mari ? Elle répondit : non. Et elle ramassa ses effets : la pierre, la bouteille d'eau, la graine, le tesson de pierre, la poignée de sable et s'approcha du cheval qu'elle détacha du pieu et se mit sur son dos. Alors la vieille éparpilla une quantité de graines sur le sable et lui demanda de l'aider à les ramasser avant son départ. Elle pensait par ce stratagème retarder son départ jusqu'à l'arrivée du mari qui réglerait le problème et la situation resterait alors inchangée. Mais le cheval cligna de l'œil, la fille comprit et s'approcha. Il lui dit trempe ma queue dans une eau et il ramassa d'un coup de balaie les graines éparpillées en clin d'œil et les versa dans un récipient. Et ils s'apprêtèrent à partir. La vieille prit une bouteille et une pierre et les remit à la fille en guise de moyen contre les chutes. La fille crut à la bonne foi de la vieille, prit les dons et s'élança sur son cheval qui dévala plusieurs distances et ils parvinrent à une terre lointaine. L'ogre retourna à son antre et demanda à sa mère où était son épouse ? Elle lui répondit qu'elle était partie. Il lui dit : je suis perdu. Viens que je t'enfourche. Il enfourcha sa mère qui se transforma en un vent et un ouragan sur les traces des fuyards. Lorsqu'elle s'approcha d'eux, le cheval dit à la fille de jeter la graine par terre. Lorsqu'elle la jeta une forêt immense naquit et les sépara. L'ogre dit : Jreiwa coupe, coupe, la femme a fui avec notre déjeuner et notre diner. Et Jreiwa se mit à couper les arbres jusqu'à ce qu'ils parviennent



à sortir enfin sur les traces des fuyards. Ils faillirent encore les rattraper quand le cheval dit à la femme : jette la pierre par terre. Elle jeta la pierre et aussitôt une montagne gigantesque les sépara des poursuivants. L'ogre dit Jarjoura saute, saute. Elle mit du temps, chaque fois qu'elle sautait, elle glissait sur la pente lisse de la montagne. Finalement, elle réussit à l'escalader et s'élança vent et tornade à la poursuite des fugitifs. Quand elle faillit les rattraper, le cheval dit à la femme lance la poignée de sable et aussitôt une dune infranchissable se dressa entre eux. L'ogre dit : Jarjoura, balaie, balaie, la femme qui est notre déjeuner et notre diner s'enfuit. L'ogresse se mit à forer des pistes et à creuser, en fin elle s'en dégaugea et se précipita sur les fuyards qu'elle rattrapa presque lorsque le cheval dit à la femme lance la gorgée d'eau par terre. Quand elle la jeta aussitôt un fleuve immense avec ses vagues se dressa. L'ogre dit à sa mère lèche, lèche, lèche, la femme, notre déjeuner et notre diner s'en fuit. Elle se mit à lécher, puis à lécher jusqu'à ce que son flanc droit se déchire. Il utilisa des épines et des écorces pour la suturer et il lui dit de lécher. Elle lécha encore sans discontinuer jusqu'à ce qu'elle éclate du côté gauche, alors il sut qu'elle n'était plus utile. Il ramassa ses forces et sauta le fleuve

mais il eut beau scruter tout l'horizon, il ne vit ni la fille ni le cheval. Il se mit debout et appela Oh Bouteille de Adnane, bouteille de Adnane. La bouteille était celle que la vieille avait offerte à la fille avant son départ et que cette dernière avait placée dans sa jupe. La bouteille lui répondit : je suis là, je suis là dans la jupe de la fille. L'ogre se repéra et courut comme vent et tornade. Le cheval demanda à la fille de jeter la bouteille. Elle la jeta ; la bouteille se brisa sur une pierre et un morceau resta accroché aux habits de la fille sans qu'elle s'en aperçoive et ils poursuivirent leur chemin. Sur ces entrefaites, l'ogre appela encore : Bouteille de Adnane, Bouteille de Adnane ! Le morceau accroché aux habits lui répondit : je suis là. Le cheval dit à la fille de se débarrasser de ses habits. Elle le fit et ils continuèrent leur chemin. L'ogre appela encore et encore la bouteille, mais cette fois, aucune voix ne lui fit écho. Les fugitifs arrivèrent finalement à leur campement et racontèrent aux frères leur mésaventure. Les frères étaient tous de bons tireurs et avaient leurs fusils. Attendons son arrivée, nous saurons si tu dis la vérité ou si tu mens. Arrivé près du campement, l'ogre se fit lacérer le visage et le corps avec les épines d'acacia et ressembla à une personne qui avait été battue à mort et vint



voir la famille titubant. Il dit : gens de bonne famille, nous vous aimons au-dessus de tout. Vous nous avez honorés, préférés à beaucoup d'autres, mais cette personne que vous avez envoyée avec nous, nous a maltraités de façon terrible. Voyez mon boubou en lambeaux et mon corps lacéré. Ils lui dirent : elle a vraiment mal agi ; elle ne devrait pas faire cela. La fille se mettait à pleurer et continuait à leur jurer qu'il était un ogre. Ils feignaient de ne pas la croire dans l'intention de ne pas susciter le soupçon chez la bête et pour la mettre ainsi à l'abri alors qu'ils n'avaient rien oublié. Ils fixèrent pour le couple une tente loin du campement et les y conduisirent au milieu de la nuit et passèrent un temps à palabrer avec eux comme c'était de coutume à l'époque ; ils avaient préparé et caché leurs armes puis ils prirent congé prétextant qu'ils allaient pour dormir. Ils prirent leurs armes et entourèrent la tente mettant en joue le monstre. Après un bon moment, l'ogre pensa qu'ils étaient peut-être endormis, alors il insulta le père et la mère de la fille et lui dit tu vois que je suis arrivé à t'attraper de près. Je te fais le serment devant dieu et son prophète que je vais te lécher et t'avaler sur le champ et je m'échapperai comme vent sans laisser de trace et sur le coup sa poitrine prit la forme

d'un ogre alors que le reste était encore humain. Alors les sept coups de fusils retentirent. Il mourut. Les hommes sortirent leur sœur, plièrent leur tente et retournèrent au campement.

Je pris mes sandales et je partis.

C6 No376 Le fils du sultan qui a épousé elmoujenaba, p.352-354

Il était une fois une famille qui habitait seule sur une montagne. Elle avait une fille aussi belle que les perles. Un jeune homme la voyait chaque fois qu'il se levait. Il escalada la montagne pour la voir de près. Il était amoureux d'elle. Mais les parents de la fille n'étaient pas des humains, mais lui était un humain. Les parents de la fille étaient des ogres qui passaient la journée à la chasse. Chaque fois qu'ils revenaient ils disaient il y a l'odeur de nesness (odeur de la chair humaine). Elle leur répondait qu'il n'y avait pas de nesness alors qu'elle cachait le jeune homme sous ses jambes et le nourrissait de ce que ses parents lui donnaient. Un jour le jeune proposa à la fille ogresse de l'emmenner chez lui et demanda son secours. Elle lui dit comment. Il lui expliqua qu'il allait descendre et la tirer par ses tresses alors elle tomberait sur lui. Il avait un cheval. Il descendit avec le cheval et la

tira puis la mit en croupe et s'élança. La mère d'elmoujenaba retourna au logis mais ne trouva pas sa fille. Elle scruta l'horizon et ne vit que de la poussière ; elle se dit un chevalier a enlevé ma fille. Elle descendit et se transforma en vent et implorant sa fille de lui faire telle et telle chose. Au début la fille fut sourde aux sollicitations de sa mère, puis prise de pitié, elle se retourna et sa mère lui projeta du lait de son sein gauche et la transforma sur le champ en guenon. Le jeune emmena la guenon dans une maison et l'enferma dedans. Il lui apportait sa nourriture. Une vieille qui cueillait la matière de tannerie l'aperçut. Elle partit voir le sultan et lui dit que son fils est marié à une guenon. Le sultan lui dit que cela n'était pas possible. La vieille persista dans ses déclarations. Le sultan lui dit que si elle mentait, il allait lui faire lécher une pierre chauffée. Elle accepta le défi et lui conseilla d'envoyer son pantalon à coudre chez sa belle fille. Lorsqu'elle reçut le pantalon, elle se mit à pleurer. Sa mère l'entendit et lui demanda la cause de ses larmes. Elle lui dit que son beau père lui a envoyé son pantalon à coudre et « moi je suis une guenon ». Sa mère le cousit et le sultan le porta le jour même. La vieille se présenta et le sultan la menaça de lui faire avaler une boule surchauffée. Elle avança un autre stratagème pour confondre la guenon. Elle lui dit : préparez le tam-tam et dites que la première à le battre sera l'épouse de votre fils. Lorsque la fille apprit cela, elle pleura à chaudes larmes. Sa mère vint la voir et lui demanda la cause de ses pleurs. Elle lui dit que la première à battre le tam-tam sera l'épouse du fils du sultan et moi je suis une guenon. Elle lui dit, ce n'est pas un problème je te rends ta première forme. Elle éjecta sur elle du lait de son sein droit et la fille redevint comme du diamant. Elle se dirigea vers le tam-tam ; en la voyant, les gens furent saisis d'admiration. Ils dirent, eh bien la femme est là et on fit avaler à la vieille la boule chauffée. Terminé.

C7 NO379L'Homme qui perdit ses sept filles)pp 362-364

Il était une famille qui avait sept filles. Chaque fois que l'une d'elle se mariait, une chose étrange l'enlevait. Ainsi six des filles connurent le même destin extraordinaire. Alors le père décida de ne plus marier la dernière ; mais son cousin vint la demander en mariage et promit à son père qu'il s'en porte garant. Il arriva que l'homme ait envie de satisfaire un besoin, il ne portait que son boubou et tenait le pan du voile de sa femme. Un vent souffla et il lâcha subitement le voile de sa femme pour maintenir sur lui son habit qui s'envolait, alors la femme disparut en un clin d'œil. Il partit voir sa mère et lui demanda ce qu'il faut faire. Elle lui offrit un chameau, peut-être sept, chargés de toutes choses et lui dit de lier amitié avec ceux qu'on ne nomme pas, les djinns, avec les oiseaux, avec le corbeau, la fourmi, le lion et tous les insectes. Il partit suivi par un diable, la fourmi, l'épervier, l'aigle. Le diable dit : je m'occuperai de tout ce qui se trouve dans les poubelles et à l'intérieur des maisons ; le lion dit, je me charge de ce qui se trouve dans les antres et les fleuves ; l'épervier dit qu'il se préoccupera de ce qui est entre ciel et terre ; la fourmi aurait pour mission de fouiner ce qui se trouve sous les tentes et à l'intérieur des maisons, l'aigle se chargerait de ce qui touche aux animaux. Chacun partit à sa mission et ils se donnèrent rendez-vous tous les vendredis pour échanger. Ils retournèrent un vendredi et l'épervier dit qu'il a vu une ombre. Les autres n'avaient rien à déclarer. L'épervier confirma qu'il a vu cette ombre dans le ciel mais que la fatigue de ses ailes ne lui permit pas de l'atteindre. La fourmi dit : ce n'est pas un problème, porte-moi sur tes ailes jusqu'à proximité de cette ombre, je m'élancerai et je pourrai l'atteindre. L'épervier la porta et elle parvint à l'ombre. Elle vit un trou dans la maison qui lui permit d'entrer dedans. Elle découvrit alors les



sept filles et la jeune portait les marques d'une ceinture à la lumière du soleil, ou la trace d'un coup de hache ou quelque chose de ce genre. Et elle vit aussi que le chef de la ville était un ogre. Quand elle remit le message aux filles, la plus petite se mit à pleurer. Ses sœurs lui demandèrent pourquoi elle pleure. Elle dit : j'ai peur que notre soutien ne meure et alors on ne saura pas comment faire ! L'ogre répondit, moi je ne vais pas mourir. Mon âme se trouve dans la corne d'une biche qui s'abreuve du vendredi au vendredi ; dans sa corne il y a un pigeon à l'intérieur duquel il y a une petite boîte dans laquelle il y a une feuille et dans la feuille une poignée de sable qui constitue mon âme mortelle. Et cette maison se soulève par un bouton et descend par un autre. La fourmi qui avait tout entendu en rendit compte à l'homme. On se rendit la veille du vendredi au fleuve où s'abreuve la biche. Le lion promit qu'il se cacherait dans l'eau et au moment où la biche s'approcherait, il la saisirait par le museau et lui casserait le cou ou la colonne vertébrale. Et en effet, il lui brisa le cou, l'épervier lui cassa la corne, le corbeau promit de faire voler le pigeon que la fourmi déchirerait ; le diable se chargea d'éparpiller les grains de poussière. Ils accomplirent leur plan et à ce moment là ils entendirent un bruit :ez-zez :ruse de femme, ruse de femme. Je tuerai tout sur mon passage, puis l'ogre

s'effondra mort tout près. Soudain la maison descendit à côté de l'étang. Les sept femmes en sortirent. Elles avaient toutes sortes d'objets. L'homme acheta sept montures, fit monter les sept femmes et ils voyagèrent des nuits et des jours jusqu'à l'arrivée en ville. L'homme devint le roi. Terminé.

C8 No380Des femmes mariées à des ogres, pp.366

Il était une fois une famille qui avait des filles. La famille recevait de jeunes hommes pour l'enseignement. Lorsqu'ils grandirent ils demandèrent la main des filles. Deux filles se marièrent et leurs parents offrirent à chacune des épouses un cheptel de chameaux et une servante ; puis les hommes les emmenèrent loin, très loin dans une terre isolée. Chaque jour, les deux hommes parlaient en prétendant garder le troupeau alors qu'ils en mangeaient à chaque fois, un chameau ou une chamelle. Le troupeau diminuait, et les épouses ne s'en rendaient pas compte. Puis on s'aperçut que telle ou telle bête avait disparu. Lorsqu'il ne resta que deux ou trois bêtes la plus intelligente des sœurs dit, on doit fuir ces gens, ce sont des ogres, leur affaire est louche. Sa sœur lui répondit qu'elle ne va pas quitter son mari, son bienfaiteur. L'autre se décida à partir avec sa servante. Elle choisit un voile dans sa malle sur lequel s'était déposée une goutte de graisse humaine

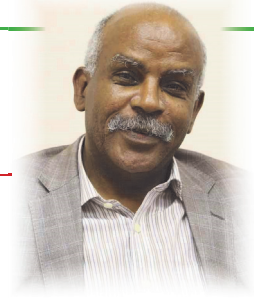


campement. Elle parut tellement belle pour les populations et les hommes qu'ils l'interceptèrent. Un homme s'accrocha à la queue de la bête, son œil fut écorché par une branche, il cria : oh mon œil, mon œil. La chamelle s'accroupit, en entendant son nom. Mais la femme leur dit qu'elle ne descendrait que si on lui donnait six servantes et six jeunes filles. On se mit à lui en proposer. Elle choisit celles qui lui plaisaient. Puis elle leur dit qu'elle allait faire trois fois le tour du campement, puis elle allait descendre et passer la journée avec eux. Elle fit monter les femmes ; après le premier tour, elle dit à la chamelle : Ain mint Saleh retourne à notre tente. La chamelle regagna la tente. Chacun des frères prit une femme et chaque serviteur une épouse aussi. Un jour la femme monta sur la chamelle et lui demanda de ne pas traverser le campement auquel elle avait menti. Elles partirent et la chamelle l'informait des faits et gestes de l'ogre. Arrivées chez elle, sa mère refusa de la saluer, son père aussi, ses frères se fâchèrent et se mirent à pleurer. Elle pleura tout en leur disant que son mari était un ogre qui avait dévoré leur sœur et sa servante ainsi que tout le troupeau. Elle avait sept frères. Sans accorder foi à ce qu'elle leur racontait, ils lui dirent : ne te fais pas de soucis lorsqu'il se présentera nous allons vous bâtir une tente et nous égorgerons une bête à votre honneur puis nous nous retirerons chacun d'un côté de la tente. Si c'est un ogre nous le tuerons, dans le cas contraire, nous le saurons. Elle accepta. Alors ils le reçurent comme il se doit, bavardèrent avec lui une bonne partie de la nuit puis le laissèrent en intimité avec son épouse. Quand ils restèrent bien seuls, l'ogre lui dit : tu vois que je t'ai attrapée. Elle lui répondit et pourquoi tu m'as attrapée ? Il lui dit je vais te dévorer tout de suite et en effet tout son derrière avait déjà pris la forme d'un lion ; alors les balles le percèrent et le tuèrent sur le coup. La femme retourna à son mari.

qui répondait à l'appel de l'ogre qui à ce moment là dévorait l'être qui supportait la goutte. En partant, elles passèrent près des ogres qui festoyaient sur un corps humain et à côté la tête de la seconde servante avec les tresses remplies de perles. La femme intelligente et sa servante prirent la fuite, des jours et des nuits durant. Elles rencontrèrent un bucheron et la femme lui proposa d'échanger son voile contre son boubou. Il s'enchantait à l'idée de ramener un voile à sa femme le soir. Lorsque l'ogre, mari de la femme intelligente, retourna, il ne trouva pas les femmes, il appela la goutte de graisse, elle répondit sur le corps de l'homme, il le dévora sur le champ. La femme intelligente et sa servante poursuivirent leur fuite. Elles trouvèrent un pieu avec une corde, elles attrapèrent cette dernière qui les conduisit bien loin. Finalement, un jour, au milieu de la journée, elles parvinrent à une tente immense au point que celui qui y est couché ne peut voir le point d'intersection des pieux qui la soutiennent. Il y avait là toute sorte d'objets, d'ustensiles de cuisine. Elles se désaltèrent de lait, firent leur sieste, prirent leur déjeuner et firent leur toilette. Au soir, chacune escalada l'un des pieux et disparut dans l'immensité de la tente. Lorsque les propriétaires arrivèrent, ils virent que leur lait et leur nourriture avaient disparu. Ils comprirent que quelque chose

était arrivé. Ils étaient sept frères avec sept serviteurs qui étaient frères aussi. Au deuxième jour, le même scénario se répéta. Ils décidèrent alors qu'ils garderaient la tente, à tour de rôle, chaque fois un homme avec son serviteur. Le plus âgé et son serviteur firent la garde le premier jour. Les femmes attendirent qu'ils se soient endormis, pour descendre et boire le lait sans être surprises. Il en fut ainsi jusqu'au tour du plus petit et son serviteur. Le benjamin se coucha et couvrit son visage avec le pan de son boubou et fit semblant de dormir, alors peu après il entendit le bruit des ustensiles, il sursauta et se mit assis ; la femme s'empressa d'escalader le pieu mais il la rattrapa. Elle lui demanda s'il était humain ou diable, il lui répondit qu'il était humain, à son tour, elle confirma qu'elle est humaine. Elle lui raconta son histoire. Il proposa de l'épouser et de donner la servante en mariage à son serviteur. Les autres frères arrivèrent et scellèrent les unions. Le jeune homme avait une chamelle appelée Ain mint Saleh. La chamelle leur rapportait tout ce qui se passait. Elle leur annonçait que les ogres étaient parvenus à tel endroit, avaient dévoré tel campement ; que l'ogre avait dit aux parents de la fugitive qu'elle s'était enfuie, qu'elle avait fait des choses illicites et mauvaises. Un jour, la femme chargea alors la chamelle de tous les beaux objets et partit. Elle traversa un

Mbarek ould Beyrouk
Ecrivain



CULTURE MAURITANIENNE :

Des grands espaces aux nouvelles cités

Présenter aussi brièvement une culture c'est la trahir un peu, c'est la réduire à quelques phrases, à quelques images, c'est s'atteler à regrouper dans un texte les chansons des bergers, les amours des poètes, les airs que fredonnent les jeunes filles, les ratiocinations des savants, les vieux manuscrits, les danses des esclaves, le verbe orgueilleux des maîtres, les fissures des mosquées, les contes qu'on raconte le soir à des enfants aux yeux remplis de rêves et de sommeil.

Présenter la culture mauritanienne en particulier est un exercice encore plus ardu, car ici on est vite assailli par les différences, les syncrétismes, la prégnance de l'oralité, la présence de l'écrit, les fausses certitudes enfouies fortement dans les têtes.

Nous serons donc réduits à des esquisses, à des traits rapidement tracés car nous ne saurions aller jusqu'aux profondeurs. Nous n'offrirons donc aux lecteurs qu'un faible appât, une lanterne falote, une envie peut-être d'en savoir plus. Mais d'abord qu'on s'entende bien, la Mauritanie renferme plusieurs cultures, des cultures fort belles, celles des Peuls, des Soninké, et un peu aussi celle des Wolofs. Nous suivrons simplement une logique fort contestable, celle du choix de la culture la plus fortement présente, celle qui fait le cachet premier, la spécificité du pays parce qu'elle n'est majoritaire nulle part ailleurs, et enfin, il faut l'avouer, la seule que l'auteur de ces lignes connaît, la culture maure, la culture mauritanienne comme nous l'appellerons ici.

Culture du désert

La culture mauritanienne est d'abord fille du Sahara, c'est cette terre la plus désolée du monde, la plus inhabitée, la plus généreuse pour ses habitants qui a vu peu à peu se développer dans sa partie occidentale « la spécificité maure ». Le désert est donc présent dans le vécu culturel et artistique des mauritaniens. Il imprime sa marque sur les arts, la poésie, la musique, la vie de chaque jour.

Le désert pousse au mysticisme, à l'amour de l'immense, du vide sidéral de ce tout qui surplombe et rapetisse le voyageur. Les poètes maures sont souvent habités par le mysticisme, ils voient même dans le sourire de l'aimée les traces du divin et ils appellent Allah dans des strophes enflammées d'amour, sous la voûte céleste étoilée. Le poète est souvent un nomade errant qui suit les nuages là où elles s'en vont, qui guette les herbes là où elles poussent, et qui est habité par la magie des lieux qui apparaissent ou disparaissent selon l'humeur magique pour lui de l'insondable ou les volontés du Créateur. Ici, les « paysages » sont inexistant mais le poète découvre en lui-même une beauté qu'il sait projeter sur son milieu, et il chante avec une rare finesse le campement où habite l'aimée. Il donne au milieu les couleurs qui lui manquent, il crée lui-même, au milieu de son espace dunaire, les paysages de son cœur.

La poésie dans le désert n'est jamais pourtant culture inutile. Les nomades savent réciter les poèmes qui situent les routes invisibles car le poète restitue

exactement l'endroit de ses rêves, les voies qui y mènent, la position du lieu, même s'il s'attendrit trop longtemps sur la géographie de l'aimée

La poésie maure n'est pas non plus libre vagabondage des mots, elle est strictement codifiée, sa métrique répond à des normes contraignantes, elle exige la maîtrise des règles de la versification et la connaissance profonde d'une langue et des ésotérismes qu'elle renferme.



CULTURE DE LA DIVERSITE

Ne croyez pas que le nomade de Mauritanie est coupé du monde, prisonnier de son désert, n'oubliez pas qu'il a créé et détruit des empires, qu'il a connu l'Andalousie et le Ghana, qu'il porte dans sa mémoire l'empreinte d'aventures lointaines, sanglantes parfois, souvent pacifiques, toujours enrichissantes, n'oubliez pas non plus, le commerce caravanier, ce va-et-vient constant entre le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest.

Le commerce caravanier a été le grand unificateur de la culture maure parce qu'il a transporté entre les rives du Sahara les apports des différents peuples, et les a fondus dans un melting-pot heureux. Le nomade porte en lui et dans son sang les cultures de son milieu, il parle un langage arabe où l'on retrouve des mots et des connotations berbères, il a largement emprunté au bambara, il a créé un syncrétisme qui résume tout

cela et qui le nie en même temps, parce que dans son égotisme il se veut unique, il ne se revendique ni arabe, ni berbère, ni noir d'Afrique, il se veut avant tout « bidhan ». « Bidhan » en traduction littérale cela veut dire « blanc » mais en réalité il ne s'agit surtout pas de la couleur de peau, mais la marque d'une différence, c'est pourquoi ce terme ne désigne nullement les arabes ou les berbères du Machrek ou du Maghreb et il s'applique fortement aux émirs maures à la peau foncée, ou à ce qu'on appelle les « Haratines », maures souvent d'origine africaine, issus de l'esclavage saharien. Etre « Bidhan » c'est avant tout avoir un art de la conversation, une bonne connaissance des us et des coutumes des Maures, et, à défaut d'être poète, savoir composer des vers et se retrouver dans les dédales compliqués de la musique maure.

Les maures sont le seul peuple de toute la région à posséder une musique savante, très fortement codifiée, et qui

a subi l'influence africaine, qui a des accents d'Andalousie et qui se nourrit de l'apport arabe. Elle possède des modes, des « mers » à parcourir, des haltes obligées, des accents différents et une multitude de gammes nécessaires et incontournables. Elle était l'apanage des élites cultivées, elle exige une accoutumance de l'esprit et des oreilles et ceux qui la connaissent l'écoutent avec un rare ravissement. Les Maures disent que pour savoir la goûter il faut d'abord, grâce à un exercice long, en posséder les clefs, on est alors « meftouh », ouvert pour le nirvana de l'esprit.

Mais la musique maure c'est aussi les « echouar », chansons populaires rythmées qui n'exigent pas une sensibilité particulière, où excellent en particulier les jeunes filles des campements et qui permettent aux jeunes de composer des vers et de s'engager dans des joutes poétiques très prisées chez les nomades. La musique maure, c'est aussi le « med'h », les negro-spirituals de chez nous, une ancienne musique d'esclaves entonnée par des voix fortes le plus souvent qui est hymne au Prophète de l'Islam mais aussi cri contre les privations et l'injustice. Il y a aussi cette « bendde », danse lascive et paroles crues héritée de l'Afrique noire.

Il y a donc diversité de musique chez les Maures bien que l'« Azawane » la musique de l'élite soit unanimement considérée comme la marque essentielle et le sommet de l'art musical dans cette société.

Il y a à côté de la grande tradition orale, une forte présence de l'écrit. Les « mahadras » véritables universités du désert suivaient les caravanes, emportant leurs manuscrits, accompagnés d'une foule d'étudiants qui apprenaient auprès des maîtres les sciences religieuses, la grammaire arabe, la poésie antéislamique, les mathématiques anciennes, et même l'astronomie aristotélicienne. Les livres, venus de très loin, du Maghreb lointain et du Machrek valaient une fortune (jusqu'à cent brebis) et étaient recopiés et récités par les étudiants. La poésie arabe était fortement



présente chez l'élite maure même si elle est restée toujours moins prégnante que celle faite en Hassaniya -arabe dialectal-

Il y avait dans la société maure traditionnelle un idéal du « Fetta », ce jeune homme de bonne famille, qui compose des vers en hassaniya, qui écrit des poèmes en Arabe classique, qui apprécie la haute musique, qui possède un beau chameau avec un harnachement rutilant, et qui, pour compléter le tableau doit inmanquablement souffrir d'un amour tout platonique. C'est certainement de cet idéal qu'est née la réputation (fort exagérée) du peuple d' « un million de poètes ».

Les Maures sont divisés en tribus, reliés par un entrelacement indescriptible de liens sociaux, d'accords tribaux, d'ancêtres totémiques, de solidarités guerrières ou maraboutiques. Ils développent un sentiment maladif de supériorité envers tous les autres peuples.

Ferral- un ancien administrateur qui a écrit sur la société maure- disait qu'ils souffrent d' « un complexe absolu et définitif de supériorité ». La civilisation occidentale apparaissait à leurs yeux comme victorieuse manifestation du vulgaire, les sociétés africaines comme primaires, les sociétés arabes comme puérides, tous les citadins étaient considérés comme des ladres et des peureux qui s'enferment dans des prisons malsaines. Le Maure, prisonnier et en même temps libre dans son vaste désert regardait les autres avec un superbe mépris à l'heure même où son monde à lui était condamné et ses valeurs niées par bon nombre de ses fils.

Une culture qui doit faire sa révolution Il est clair que la culture maure a du mal à comprendre et à vivre le présent. A l'heure où la majorité des Mauritaniens est devenue sédentaire elle reste tributaire de l'esprit de la « badiya » », du désert et de ses us et coutumes, d'un

monde irrévocablement révolu.

Aujourd'hui la jeunesse se réfugie souvent dans une sous-culture faite de rap ou de musique et de feuilletons distillés généreusement sur le Net et sur les centaines de chaînes satellitaires. La musique maure devenue incompréhensible pour la majorité des mauritaniens se réfugie dans la répétition inlassable de certains morceaux classiques. La poésie maure est souvent supplantée par la poésie en arabe classique encouragée par un système éducatif qui ignore superbement les cultures locales. L'art des forgerons maures est devenu produit pour touristes, l'imagination et la créativité y sont mortes parce que l'exigence d'excellence s'est évaporée. L'architecture des cités anciennes s'est envolée. Les vestiges sont en train de disparaître. J'en donne comme exemple (douloureux pour moi) les vieilles maisons, la mosquée de la Casbah d'Atar et les antiques ruelles démolies pour « faire moderne » et créer une large route qui « permettra aux voitures de passer ». Et pourtant le Mauritanien même sédentaire reste nostalgique de son passé. Les villas les plus modernes abritent souvent une tente où la famille tout entière passe une bonne partie de son temps, les premières gouttes de pluie s'accompagnent d'une migration massive vers le désert, lieu privilégié de vacances et de villégiature, la poésie maure est écoutée et dite avec beaucoup de passion, la musique ancienne est revendiquée par tous, même si elle est de moins en moins comprise.

Il reste que la culture maure a besoin d'une révolution. Elle doit se libérer de l'emprise des castes et des classes et devenir culture pour tous, ouverte à tous, acceptant les influences du monde d'aujourd'hui tout en s'efforçant de rester elle-même. Une révolution qu'on sent timidement surgir, même si ses tenants (et ils sont de plus en plus nombreux) sont souvent apeurés par les cris d'indignation d'un conservatisme encore fort prégnant.





Dr. Ndiaye Baidi SARR
Université de Nouakchott Al Aasriya

L'expression féminine dans la littérature mauritanienne francophone

La littérature féminine de Mauritanie¹ est à l'image de la place que la femme occupe dans la société, discrète et marginale. Il convient de souligner, si l'on se base sur les études qui ont porté jusque-là sur cette littérature, qu'elle est relativement jeune. Elle est en effet née après les indépendances avec Poèmes Peuls modernes d'Oumar BA, en 1965. Depuis lors, la scène littéraire mauritanienne est dominée exclusivement par une gent masculine avant que les femmes- sans y être invitées- décident de rompre le silence pour affirmer leur existence et participer pleinement à la fois aux débats de société et aux sujets qui préoccupent la Mauritanie contemporaine. Pour cela, il a fallu attendre, à notre connaissance, 2003 pour voir la parution d'une œuvre signée par une femme, Aichetou Hadi avec L'Impossible retour, publié chez L'Harmattan. Autrice prolifique, Aichetou inaugure ainsi l'entrée des femmes dans le paysage littéraire et depuis lors son œuvre ne cesse de s'enrichir. Safi BA publie en 2011 Les Chameaux de la haine ou chronique d'un vertige aux Editions Ceux du sable et quatre ans plus tard, Le Pagne et la Fleur chez le même éditeur. Mariem MINT Derwich. La célèbre chroniqueuse fait une entrée fracassante dans le paysage littéraire avec son

recueil de poésie Mille et un je, publié en 2014. Elles ont brisé le silence par le biais de leur écriture sans pour autant que leurs entrées n'aient eu le retentissement médiatique mérité. Les femmes instruites dans la société mauritanienne à l'image des sociétés musulmanes, si elles ne sont pas marginalisées, sont délibérément ignorées.

Aichetou Hadi

Aichetou est incontestablement la pionnière de l'écriture féminine d'expression française de Mauritanie. Elle écrit sous le pseudonyme Aichetou, comme pour traduire une certaine volonté d'effacer toutes traces du collectif et de l'ensemble auquel elle appartient ? Elle appartient à la famille Oulad Haimoudane de la tribu des Oulad N'Teïchat fixée dans le Trarza. Elle quitte son pays natal en 1974 pour rejoindre la capitale française. Elle contracte son premier mariage avec un Français, puis un deuxième en 1998 avec Ahmed Baba Miské, suivi d'une tentative de retour en Mauritanie. Cette séquence de sa vie est relatée dans son premier roman L'impossible retour. Après son roman inaugural, un sentiment d'inachevé pousse Aichetou à poursuivre la réflexion entamée dans La Ligurienne est partie, en 2004. Un an plus tard, en

2005, elle publie Sarabandes sur les dunes² et Divorcez de lui³, L'Hymen des sables⁴, Elles sont parties⁵, Cette Légendaire année verte. En 2008, elle débute ses Chroniques du Trarza, composées de Rabia est arrivée, La Fin des esseulés et Les Esseulées. En attendant ses dix huit ans et En attendant la lapidation, publiés respectivement en 2009 et 2013 sont ses dernières publications. Face à l'absence d'informations sur les auteures mauritaniennes, je me suis entretenu avec certaines parmi elles pour à la fois briser le mystère qui enveloppe leur existence et mieux déceler la frontière entre fiction et réalité. Nous avons en effet constaté que la frontière entre fiction et réel est poreuse dans leur écriture. Aichetou, quant à lui, ne cesse de rappeler -dans le paratexte de certains de ses romans - que son écriture est tirée de son imaginaire. Cependant, il est aisé pour ceux qui la connaissent de s'apercevoir que certains éléments réels de sa vie servent de matériaux pour ses romans. Nous avons recueilli cet aveu de la bouche de la romancière lors de l'entretien qu'elle nous a accordé dans le cadre de cet article. Elle évoque dans ses textes son parcours et les obstacles auxquels elle a fait face suivant les différentes étapes de sa vie de jeune fille et de femme. Dans sa première trilogie romanesque, L'impossible retour, La Ligurienne, et

1 Nous soulignons. Il s'agit là de la littérature d'expression française.

2 Paris, L'Harmattan, 2005

3 Paris, L'Harmattan, 2005

4 Paris, L'Harmattan, 2006

5 Paris, L'Harmattan, 2007

DivorceZ de lui, il est question, comme nous l'avons souligné plus haut, de sa relation matrimoniale avec Ahmed Baba Miské (L'impossible retour), de sa vie de mère dans la Cité des femmes (La Ligurienne), partagée entre sa fille et son deuxième mari, le ligurien et son parcours de professeur d'histoire-géographie dans une banlieue parisienne. DivroceZ de lui vient clôturer cette trilogie centrée sur sa vie matrimoniale, c'est-à-dire sur son mariage avec Akbar. Ce roman est un véritable pamphlet contre Akbar. Là également la réalité rejoint la fiction. En effet, Akbar est le double d'Ahmed Miské. Dans L'hymen des sables, la narratrice du roman cherche obsessionnel à savoir le lien familial qu'elle entretient avec son époux, alors que celui-ci tente de lui soutirer les véritables raisons de son départ de Mauritanie. Entre incompréhensions et mensonges, le couple n'arrive pas à faire face aux tribulations qui secouent leur union et décide de se séparer.

Mariam Mint Derwich

Née de père mauritanien et demère-française, Mariem Mint Derwich est la seule poétesse francophone connue en Mauritanie. Elle tient une chronique dans l'hebdomadaire Le Calame. La publication de son recueil de poésie, intitulé Mille et un je, en 2014 n'est pas passée inaperçue. C'est grâce à Manuel Bengoechea, professeur de littérature à l'Ecole Normale Supérieure de Nouakchott, que Mariem Mint Derwich est sortie de l'ombre du blog qu'elle tenait pour devenir l'audacieuse poétesse qu'elle est aujourd'hui. En effet, M. Bengoechea est tombé par hasard sur son blog. Séduit par les rythmes et la poétique de son écriture, il contacte Mint Derwich pour qu'elle publie ses écrits. Par la force des mots, Mint Derwich vient à la fois « briser les carcans. Soulever les voiles des mémoires enfouies » et porter au creux de son ventre toutes les femmes de Mauritanie.

Son écriture est un hymne à la femme mauritanienne. En ce sens, elle dénonce la marginalisation et l'exclusion dont elle souffre. La femme traverse le long de « Mille et un je » et occupe l'espace du début à la fin sans partage. Dans ce recueil Mint Derwich se fait porte voix de cette frange marginalisée : « Elles sont mères, épouses, gardiennes de la morale. Elles sont tractations et alliances. Elles sont poésie. Mais dans cet océan de fascination, les femmes ne parlent pas ou si peu ». Ses écrits viennent combler le vide laissé par le silence de la femme mauritanienne. Un silence imposé par une gent masculine qu'elle brise audacieusement. Au-delà de la prise de parole, Mint Derwich évoque des sujets tabous tels que la sexualité sans complexe et dénonce par ailleurs l'instrumentalisation du corps de la femme.

Aichetou Mint Ahmedou

Parmi les autrices mauritaniennes citées ici, Aichetou Mint Ahmedou est la seule qui réside en Mauritanie. Elle est aujourd'hui directrice des études au collège de Tevragh-Zeina. Née en 1961, Aichetou est une passionnée de l'écriture. Au-delà des nouvelles et des poèmes qu'elle publie dans son site www.aichetouma.com, elle partage ses écrits sur les réseaux sociaux, notamment sur Facebook.

Dans son roman, La Couleur du vent, publié aux éditions 15/21 à Nouakchott, elle évoque la société maure de Mauritanie dans une perspective ethnographique et une posture dynamique. Ce roman plonge le lecteur au cœur des us et coutumes de cette société maure d'origine nomade. Celle-ci est confrontée à la sécheresse et au vent du changement. Par ailleurs, l'accent est mis entre autres sur la question de l'esclavage-pratique qu'elle dénonce avec véhémence-, sur le caractère volage des couples et sur la place que la femme occupe au sein de la société. Force est de constater que la question féminine n'occupe une place centrale dans ce



texte. Aichetou ne se définit pas comme une « féministe », elle rejette d'ailleurs cette étiquette. Elle pense à l'instar de Belina Mohamed et Aichetou Hadi que la femme mauritanienne, notamment mauresque est privilégiée et occupe de ce fait une position plus ou moins confortable. A défaut de traiter cette question dans son roman, Aichetou est revenue longuement sur cette question dans un article publié sur sa page Facebook à l'occasion du 08 mars dernier : « La femme mauritanienne vivait il n'y a pas longtemps dans des tentes. La vie était rude en ce temps-là et compte tenu de ce genre de circonstances, nous pouvons dire qu'elle était choyée par son entourage, parents et mari. Sois belle et tais-toi. Et en même temps, responsable dans son foyer. Un peu paradoxal. Son statut au sein de la société et au sein de la famille est enviable, par rapport aux autres femmes de la sous-région. Mais, je dirais qu'il est



plus clair, plus valorisant, au sein de la société. Entourée des siens, elle est par exemple responsable, sans l'être vraiment. C'est subtil et délicat. Il faut vivre ces relations-là pour les comprendre »

Au-delà des thèmes cités, l'auteure revient également sur le système éducatif mauritanien par l'intermédiaire de son héroïne, Tala, qui comme elle est enseignante au secondaire et la sur l'épineuse question de la cohabitation en Mauritanie. Aichetou survole ainsi au travers de son roman toutes questions auxquelles la société maure par extension la société mauritanienne doit faire face, en accordant une attention particulière aux thèmes de l'esclavage, de la famille, de la cohabitation et de l'éducation.

Safi BA

Née en 1957 en Mauritanie, Safi BA est la devenue des auteures mauritaniennes.

Elle s'est mis tardivement à l'écriture, c'est-à-dire à l'âge de soixante ans. Les douloureux événements de 1989 opposant la Mauritanie et le Sénégal l'obligent à quitter son pays natal pour se réfugier au Sénégal avant de s'exiler en France où elle réside désormais. Son premier roman, Les Chameaux de la haine ou chronique d'un vertige relate la déportation des familles négro-mauritaniennes vers le Sénégal. Safi Ba a vécu cette tragédie mais elle ne se laisse pas emporter par la haine dans la mise en fiction des événements en question. C'est au travers de ce drame que né sa volonté d'écrire pour témoigner de la bêtise humaine et le désamour qu'engendre les politiques de l'inimitié des régimes africains, ici de la Mauritanie entre les fils d'un même pays. Dès la première page dans le chapitre intitulé « Les petits muets de Dieu », Safi BA dévoile au lecteur l'origine banale de ce qui est appelé communément « les événements de 89 », en témoigne ce passage :

« C'est bien à cause des petits muets de Dieu

(les animaux) qu'il eut cette petite grosse/histoire que je vais raconter/ Les petits muets étaient allés brouter dans les champs.

Les champs appartenaient aux humains. Les petits muets de Dieu avaient commis

une faute impardonnable ; ils avaient traversé

le fleuve pour accéder à ces champs.

Et en traversant le fleuve, ils avaient franchi une frontière et...dépassé les limites.

Ces êtres chétifs du Sahel se rappelaient-il sans doute

avec joie l'époque évoluée ou la nourriture abondait.

Alors, les hommes se mirent à se taper entre eux.

D'abord entre éleveurs des petits muets de Dieu

et ceux qui cultivaient les champs.

Puis ce fut entre ethnies, enfin, ceux qui dirigent

en ont profité pour armer des hommes

qui ont massacré d'autres hommes. Conséquence des milliers de morts, de déportés, d'humiliés, d'offensés... »

Le lecteur se rend en effet compte au regard de cet extrait que l'élément déclencheur du conflit qui a disloqué des familles et creusé un fossé entre les différentes composantes nationales est un fait banal. Mais les apôtres de l'exclusion en ont profité pour mettre en œuvre leur politique d'opposition et d'inimitié. Koddou, Ndeye Khady et les siens essaient tant bien que mal, chacun à sa manière de survivre dans cette situation de conflit, de furie généralisée. Si la fuite est le seul moyen de survie pour certains à l'image de Ndeye Khady et Koddou, d'autres (la voisine de Ndeye Khady) ont opté pour une méthode radicale, c'est-à-dire la dépigmentation pour « se débarrasser de cette peau qui tue, pour la remplacer par une peau qui sauve ».

Au travers de ce roman, Safi BA dénonce l'irresponsabilité des dirigeants et fait appel à l'union des différentes composantes nationales de son pays. Il y a des personnages dans le récit qui incarnent l'esprit de fraternité et de l'ouverture vers l'autre à l'image du boutiquier Ahmed.

L'objectif était -dans cet article- de donner une vision panoramique de la littérature féminine de Mauritanie. Il nous semble au regard de la force des thématiques abordées que cette littérature « marginalisée » méritent largement sa place au sein des littératures francophones d'Afrique et a de beaux jours devant elle. Les autrices mauritaniennes retenues dans cette réflexion ont montré qu'elles ne sont pas en marge de ce qui se passe dans la société mauritanienne et par extension dans le monde. Elles prennent la parole et écrivent pour dire qu'elles existent. La fiction devient par ailleurs pour elles un espace d'affirmation de soi.

Mohamed Lémine Ebety
Chercheur et écrivain spécialiste de philosophie et d'histoire
des idées
Doctorant à l'Ecole Doctorale Lettres Sciences Humaines et
Communication de l'Université OUAGA I du Burkina-Faso¹



Pourquoi et comment la lecture archéologique de l'histoire de la pensée islamique?

I – Dès Galons de Koutb à l'Histoire désacralisée :

Le point de départ de cette lecture archéologique de l'histoire de la pensée islamique, remonte à 35 ans. En ce moment, une interrogation idéologico-philosophique faisait son irruption dans la conscience du jeune lycéen que j'étais. Sur le plan des convictions idéologiques, j'étais adhérent du mouvement islamiste fondamentaliste des Frères Musulmans, durant les années 1981-1987. À cette époque, Saïd Koutb² - guide de la deuxième génération des Frères Musulmans - se plaçait en tête des auteurs, qui dominaient notre pensée.

Dans le chapitre : « Une génération coranique singulière³ » - de son livre : Jalons sur le chemin (MAÂLIM FI'ATTARIK)⁴ - Koutb indique que le premier objectif du mouvement islamique est, la formation d'une élite de militants islamistes, dont la conduite et les convictions incarnent, les idéaux absolus du message islamique. Une élite qui devrait être - à l'image des compagnons du Prophète - un Coran ambulant⁵.

Dans ce chapitre, Koutb décrit la méthode éducative particulière utilisée par

le Prophète, pour redresser le mode de vie et de pensée des compagnons, tout en occasionnant, dans la vie de chacun, puis dans celle de la communauté entière, une rupture radicale avec les pensées et les pratiques préislamiques (JAHILITE)⁶.

Pour plus de fidélité à la terminologie de Koutb, disons plutôt, qu'il décrit comment le Prophète a pu conduire cette génération de compagnons à transcender le mode de vie bas, terrestre et immoral auquel elle était habituée, pour épouser le modèle ou l'exemple de vie qui incarne les valeurs, les idéaux et les enseignements célestes et transcendants du Coran.

Mais au milieu des années 1980, une question extrêmement problématique m'a troublé le sommeil :

- comment concevons-nous que dans un laps de temps de quelques jours, au lendemain de l'annonce du décès du Prophète PSL, une telle génération coranique a pu se transformer en celle des apostats infidèles (AL-MOURTED-DIN)⁷ ?!

- Comment cette génération bonifiée peut-elle devenir - au bout de quelques années ou quelques décennies - les soldats de ces armées qui s'entretenant sauvagement dans la longue Guerre Ci-

vile (AL-FITNA)⁸, sous les règnes des Khalifes Vénérés Outhman Ibn Affan et Ali Ibn Ebi Taleb ?!

- Comment admettons-nous que les musulmans de cette époque - compagnons du prophète ou disciples de ses compagnons - deviennent ces citoyens consenties et non rebelles de l'empire tyrannique des Umayyades ?

L'autocritique des idéologues contemporains de l'Islam Politique, envers les œuvres de Saïd Koutb et du portrait extraterrestre qu'il présente de l'aurore de l'histoire islamique, a amené ces penseurs à proposer les révisions et les réformes idéologiques et politiques, qui dominant mondialement, les mouvements de l'Islam Politique de nos jours. Quant à nos méditations au sujet, elles ont mené vers un horizon différent. Elles nous ont conduit instinctivement vers les domaines complexes de l'Histoire des idées, de la sociologie et de la philosophie, occultes de notre part, en ce moment précis de la petite jeunesse. Suite à la mutation de fond qu'a subie cette question au fond de ma conscience, elle me poussa à ouvrir un vaste chantier de recherche historique, d'ordre scientifique. Une recherche qui va porter sur la totalité de l'évolution sociale, culturelle, éthique et politique

¹ l'intitulé de la thèse de doctorat est : De l'Arabe du paradis à celui des grammairiens -Introduction à une lecture de l'histoire de la pensée islamique inspirée de la méthode archéologique de Foucault. Le travail est encadré par le Pr. Mahamadé SAVADOGO Professeur de Philosophie à l'université Ouagadougou I, et le Pr. Mohamed Ahmed TETTA Professeur de littérature arabe à l'Université de Nouakchott Al- Assriya.

² سيد قطب 1906 - 1966

³ جيل قرآني فريد

⁴ معالم في الطريق

⁵ قرآن متحرك

⁶ الجاهلية

⁷ المرتدون أو حركة الردة

⁸ الفتنة الكبرى

des premiers siècles et décennies de l'histoire islamique.

Durant les mois de Juin, Juillet et Septembre 1985, j'ai consacré le temps plein pour ce projet de recherche. Il s'agissait des mois des vacances, entre l'année de BAC et ma première année universitaire. Je passais la grande partie de la journée dans les salles de lecture, des centres culturels de Syrie, d'Irak, du Maroc et de la Bibliothèque Nationale à la Maison de Culture à Nouakchott. Mes lectures et mes prises de notes, touchaient les œuvres de méthodologie de l'analyse historique, les encyclopédies et les œuvres de l'histoire islamique.

Ainsi, dès le premier mois de cette aventure, je me suis trouvé en possession de l'intitulé, du plan de rédaction et des plans détaillés des chapitres et des sous-chapitres, d'un livre à produire. Une œuvre qui n'a jamais vu le jour, hormis mes pensées et mes brouillons manuscrits.

L'enthousiasme, la détermination et la passion qui nous animaient au sujet de cette thématique, nous ont permis, au terme de cette épreuve, de finaliser le plan préparatoire de rédaction des chapitres, et remplir plus de 300 pages A 4 de citations, tirées de plus de 50 titres. Les citations et les notes prises dans cette étude de 1985 sont largement présentes, dans notre travail de thèse⁹.

Alors, au lieu de rester prisonniers des allégations et des préjugés, fondés sur la confiance aveugle à l'autorité morale et scientifique des guides, nous avons pu mener notre propre enquête, sur l'aurore de l'histoire islamique. L'enquête suite à laquelle nous avons pu dégager nos propres conclusions, par rapport

aux problématiques de la recherche.

Suite à l'évolution graduelle au fil des années, de ces méditations, une conception islamique différente, des questions d'ordre politique et social, s'était installée dans notre pensée. Ce qui nous a poussé dès l'année 1988, à marquer une rupture philosophique de fond, avec le dogme idéologique de l'Islam politique.

L'une des conclusions principales de cette autre conception islamique, remet en cause l'existence historique de la cité islamique idéale, telle qu'elle se manifeste dans l'analyse de Saïd Koutb. Cette cité presque terrestre, dans laquelle la vie de l'individu, celle de la communauté, tout comme celle du pouvoir politique, incarnent et matérialisent les idéaux islamiques absolus. Nous avons conclu qu'une telle cité n'est autre que rêve, mythe, utopie ou postulat idéologiques, inventés pour servir l'imaginaire idéologique de l'Islam politique moderne.

Et de cette conclusion nous avons tiré la deuxième, pour laquelle rien ne justifie l'interdiction de l'usage des méthodes standards des historiens, au sujet de l'analyse historique de l'aurore de l'histoire islamique. Ceci est dit car, nous ne sommes pas face à une société d'anges et terrestres, plutôt que d'une société d'humains conditionnés par l'histoire.

II - Soufisme au service de l'historisation de la pensée islamique :

Au début des années 1990, le centre d'intérêt pour nous n'était plus, comme en 1986, l'histoire politique et sociale. Nous étions concentré plutôt, sur l'histoire des idées et des discours.

Dans ce cadre bien déterminé, une question a pris le devant dans toutes nos méditations : qu'est-ce qui est historique et qu'est-ce qui ne l'est pas dans la pensée islamique ?

Parmi les discours produits au cours de l'histoire de cette pensée, comment distinguons-nous ceux qui dépendent des révélations divines de ceux qui émanent de la raison, de l'intelligence et de la diligence humaines ?

Il est vrai que nous étions fascinés, par la cartographie détaillée de l'histoire de la pensée occidentale, réalisée par Foucault et que l'un de nos importants rêves était celui de réaliser le semblable de cette cartographie, pour l'histoire de la pensée islamique. Cependant, il est à préciser que la véritable source d'inspiration, qui va booster cette infatigable quête, de la piste passible d'ouvrir la voie, à l'historisation de la pensée islamique, était avant tout, l'héritage Soufi. L'ouverture sur les œuvres soufis n'arrive pour nous que tardivement¹⁰. Notre formation islamique au collège et au lycée plaçait le Soufisme presque au dehors des frontières de l'Islam. Nous avons reçu à L'Institut des sciences islamiques et arabes de Nouakchott¹¹, une formation islamique, basée sur un noyau dur d'héritage salaviste, tiré des œuvres d'Ibn Hambel¹², Ibn Teymiyya¹³ et Ibn Abd Al-Wehhab¹⁴. Pour cette école la conception soufite est en contradiction de fond avec l'Islam authentique. Al-Hallage¹⁵ et Ibn Arabie¹⁶ sont - pour la dite école - des incroyables. Les Soufites se sont distingués par les réflexions poussées et conscientes, autour de la question de jonction entre l'humain et le divin.

Dans la conception soufite, le divin constitue la finalité, le but ou l'idéal

9 À l'époque, la vocation était l'inscription au département d'Histoire, afin de finaliser cette recherche, et réaliser ce rêve idéaliste à l'extrême. L'inscription en philosophie a changé considérablement l'orientation. Pourtant pas de déterminant, de la discipline de nos travaux de recherche - tout comme ceux de Michel Foucault - plus approprié, que celle de l'histoire des idées ou des discours. Le département de philosophie n'a fait que nous reconduire vers le point de départ.

10 L'héritage soufi était le thème du cours de notre professeur à l'ENS de Nouakchott 1990, le philosophe et romancier Moussa Ould Ebnou موسى ولد ابنو

معهد العلوم الإسلامية و العربية في نواكشوط، التابع لجامعة الإمام محمد بن سعود الإسلامية بالمملكة العربية السعودية

12 الإمام محمد ابن حنبل (780 - 855 BC - .. - 241 Hg)

13 شيخ الإسلام أحمد ابن تيمية (1263 - 1328 BC)

14 الشيخ محمد ابن عبد الوهاب (1703 - 1792 BC)

15 حسين ابن منصور الحلاج (857 - 922 BC - 244 - 309 Hg)

16 الشيخ الأكبر محيي الدين ابن عربي (1165 - 1240 BC 558 - 668 Hg)



absolu, inaccessible et insaisissable par le fidèle. Pourtant, la religion prescrit au fidèle de prendre et parcourir inlassablement le chemin d'ascendance, vers cet idéal absolu. Un dilemme qui constitue la force positive principale, qui anime l'action et la vie de tous les fidèles et adorateurs de Dieu.

Ce dilemme de jonction et disjonction en même temps, entre l'humain et le divin, nous ouvre la voie à surplomber la problématique méthodologique et rationnelle fondamentale de l'analyse historique de la pensée islamique. Il indique la piste d'une solution de synthèse, passible de dégager la voie devant l'historisation ou la mise en Histoire des discours islamiques. La solution tirée d'une source interne à la pensée islamique, qui permet de concevable l'historicité, sans provoquer de conflits ou d'incompatibilités avec les fondements du dogme islamique.

Cette solution de synthèse, nous l'avons exposée dans un article publié à la revue Al-Maârif¹⁷ de l'ENS de Nouakchott intitulé : Les discours arabes et islamiques face à la prise de conscience de l'historicité - lecture d'un bouleversement possible à partir de l'Archéologie¹⁸. Un article repris dans: la Préface méthodologique de notre livre de 1996 : La mort de l'égo-centrisme à l'inverse. Avec comme titre : L'Archéologie comme fondement épistémologique et historique.

Le texte commence par exposer le caractère extrêmement problématique de cette mise en histoire des discours islamiques : « Le fait de concevoir des (systèmes de formation pour les énoncés, les stratégies et les formations discursives), avec des (épistémès et des positivités) - dans le sens donné par l'archéologie du savoir de Foucault - ressemble bien à une intervention chirurgicale risquée, qui touche une zone sensible de la conscience isla-

mique.

Il s'agit d'introduire des discontinuités, des séparations et des ruptures au sein de l'histoire de ces discours qui constituent pour le musulman l'expression d'un message islamique unique, éternel et intemporel. Ce message qui a vu le jour avec Adam et Noé, avant de se réitérer dans toutes les missions prophétiques, jusqu'à sa révélation finale dans la mission de notre Prophète PSL.

Un message qui n'a cessé de se maintenir et se renouveler, ensuite, dans les discours des Oulémas Héritiers du Prophète. Ces réformateurs dénommés Rénovateurs¹⁹, se sont chargés de sa réviviscence - de siècle en siècle - dans la mémoire collective des musulmans, jusqu'à l'émergence de la Renaissance Islamique Moderne²⁰!

Dans quelle mesure pourrions-nous fonder une histoire discontinue pour des discours qui ne sont que la répétition perpétuelle d'une vérité identique ?!

Pouvons-nous vraiment mettre en place une archéologie pour cette histoire islamique unique, dans laquelle notre pensée s'identifie à celles d'Adam et Noé à la préhistoire, et se retrouve avec elles autour de la même volonté, d'adorer Allah et assurer le rôle de ses missionnaires sur terre ?! »²¹.

Le texte expose en suite - ce qui lui paraît - la solution de synthèse qui peut dégager la voie à la mise en Histoire des discours islamiques, ou de concevoir une historicité dans les études islamiques :

« J'aperçois comme une infime lueur, qui peut s'agrandir pour devenir la voie à partir de laquelle l'analyse historique archéologique s'implante dans l'environnement culturel islamique.

La solution consiste à contourner la volonté unique qui anime tous les discours islamiques. La volonté de parcourir le chemin d'ascendance vers Allah et

d'incarnation du rôle de son missionnaire sur terre. Elle est identique chez tous les fidèles, et son penchant est envers un infini et un intemporel qui transcende l'Histoire.

Toutefois, d'autres volets - de la pratique comme de la pensée islamique - restent exposés à l'historisation. Par exemple, nous constatons que tout vœu constitue une impulsion intime ou interne qui s'exprime et s'extériorise chaque fois à travers des langages et discours. L'existence de ces derniers ne se manifeste que sous la forme de l'objet ou de l'événement discursif matérialisé et bien cité en tant que phénomène, dans l'espace et le temps.

En plus toute volonté d'obéir aux prescriptions divines - de la part des fidèles - ne peut être satisfaite qu'à travers une concrétisation et une matérialisation dans des actions corporelles visibles. Et cette partie corporelle, visible, matérialisée et extériorisée de l'action - comme de la parole du musulman - se situe sans équivoque à l'intérieur de l'Histoire, et se rattache forcément à un contexte ou une positivité historiques particulières. Elle devienne alors un objet, dont l'historicité est concevable et peut être cible légitime de l'analyse historique.

Autre exemple : les musulmans

17 Revue Al-Maârif - l'École normale supérieure de Nouakchott - N° 2 de 1991 مجلة المعارف - المدرسة العليا للتعليم

18 الخطابات العربية الإسلامية و الوعي التاريخية - قراءة في انقلاب ممكن ابتداء من الحفريات

19 العلماء الوارثون للنبي صلى الله عليه و سلم المجددون أو

20 الصحوة الإسلامية الحديثة

21 La mort de l'égo-centrisme à l'inverse - lecture historique et critique du modernisme arabe - édition d'Avril 1996 - Imprimerie Al-Nassr - Nouakchott - Mauritanie. - موت المركزية المضادة - قراءة تاريخية نقدية للحداثة العربية P. 11



n'agissent pas tous sous l'influence de cette volonté attachée au divin. Parmi les musulmans nous trouvons les égarés et les hypocrites, dont la conscience est guidée par des finalités, autres que celles de remplir leur devoir islamique et préparer la vie de l'au-delà. Même le fidèle adepte, n'est pas - dans tous les instants de sa vie - sous l'influence de cette volonté dirigée vers Allah. Il est exposé tout le temps à des états d'âme de divertissement et d'égarement.

Dans des pareils cas, le musulman est soumis aux conditions historiques, dans son intériorité comme dans son extériorité. Alors nous pourrions - sans aucune objection - analyser son discours en rapport avec son contexte ou sa positivité historique»²².

Cette distinction, dans la conduite et la conscience du fidèle, entre l'objectif, l'empirique ou le visible (AL-DHAHIR)²³ et le subjectif, l'intime ou l'invisible (AL-BATIN)²⁴, nous l'avons héritée directement des joutes et compétitions entre les Soufis et les Juristes,

quand ils désignent différemment les priorités islamiques, selon leurs spécialités de guides religieux.

Dans les études islamiques de base, nous apprenons que les Juristes Musulmans (AL-FOUKHAHA), se spécialisent dans la production des fatwas, qui forment les descriptions islamiques en matière de conduite et d'actions qui composent le volé corporel visible de la vie du Musulman. Par contre les Soufis (AL-SOUFILLA), se concentrent sur l'éducation morale, qui vise prioritairement le redressement de la volonté et des orientations, qui constituent l'intimité, l'intériorité et les finalités qui guident les actions corporelles du musulman. Ainsi, nous pouvons dire que la spécialité des juristes porte sur les prescriptions islamiques en matière de mouvements et d'actions du corps²⁵, tandis que la spécialité des soufis est l'enseignement et l'éducation spirituelle qui visent la purification des actions du cœur²⁶.

La reprise de ce débat religieux intervient - dans notre travail - pour des fins épistémologiques. Nous visons avant tout, de réconcilier l'analyse archéologique et les principes de base de la pensée islamique : « Ce qui nous intéresse à ce sujet, est tout simplement, d'ouvrir la porte d'entrée à l'analyse archéologique. De permettre à l'Histoire discontinue d'intervenir pour découper - en tranches et parcelles - ce parcours historique continu, que les musulmans s'étaient habitués à rattacher à l'éternel et protéger contre toutes formes d'historisation»²⁷.

III – Pourquoi et comment l'Archéologie de Foucault :

Pourquoi choisir la méthode archéologique de Foucault parmi les multiples méthodes d'analyse de l'histoire des idées qui s'offrent à nous ? Pourquoi celle-ci au lieu de celles dialectique, phénoménologique ou structuraliste par exemple ? Ne s'agit-il pas - tout simplement - d'un exemple de relation de fascination subjective entre un auteur et son lecteur ?

Comment peut-on imaginer l'application des concepts, des postulats et des stratégies analytiques de Foucault dans l'étude des discours arabes et islamiques ? Un tel choix n'est-il pas une forme de couper-coller qui ne respecte pas la particularité et la spécificité des discours arabes et islamiques ?

Autant de questions que nous-nous sommes posées et dont nous avons traité largement dans nos travaux de recherche. Mais depuis l'avancement de l'actuel projet de recherche - plus particulièrement depuis que nous avons franchi le seuil du plaidoyer en faveur de la méthode archéologique pour passer à celui de l'exercice et l'usage de cette méthode dans l'analyse de quelques formations discursives islamiques - nous avons décidé de clore les discussions sur ce stade de théorisation autour des généralités, pour se focaliser sur des questions spécifiques d'ordre pratique et empirique.

Toutefois, dans une optique pédagogique qui vise à assurer une meilleure compréhension de nos lecteurs - qui vont se poser sans doute des pareilles questions - cinq précisions s'imposent :

- Première précision : l'Archéologie de Foucault n'est pas une méthode autonome façonnée suite à des méditations solitaires d'un philosophe, comme

22 La mort de l'égo-centrisme à l'inverse - P.P. 11 - 12.

23 الظاهر

24 الباطن

25 أعمال الجوارح

26 أعمال القلوب

27 - La mort de l'égo-centrisme à l'inverse - P. 12. On peut s'amuser avec les similitudes des mots pour dire, qu'il s'agit là d'une manière de suivre les pas de Kant, dans sa distinction entre le Noumène et le Phénomène, ou de l'être en soi et l'être tel qu'il nous apparaît. Ce renvoi peut être utile, au moins pour l'illustration de notre distinction, entre ce qui peut être l'objet d'analyse archéologique historique, dans la religion islamique et ce qui ne peut pas l'être. Disons alors que les discours, les actions, les entreprises et les institutions islamiques - qui se présentent dans des formes visibles, phénoménalisées et matérialisées historiquement - sont les objets passibles d'être analysés historiquement. Par contre une telle analyse doit éviter soigneusement, le volé transcendantal et divin de la religion islamique. Le volé auquel nous accordons le statut extra-historique, à cause de sa nature extraterrestre. Nous sommes heureux de constater que Kant avait déjà fait la même chose avec les objets métaphysiques, qu'il qualifie de fondements indispensables de la morale, de la volonté et de la raison pratique, qui ne peuvent aucunement être - pour lui - l'objet d'un savoir scientifique certifié.

c'était le cas avec René Descartes.

L'analyse critique du concept de l'Auteur dans L'Archéologie du savoir, prouve que nous sommes face à un auteur pour qui l'innovation et la création de l'auteur ne sont pas les causes uniques de la constitution du discours.

L'archéologie tire son originalité du fait qu'elle reprend - de manière analytique et critique - l'ensemble des lectures et des analyses qui l'ont précédée. Elle ne se constitue qu'à l'intérieur d'une revue et une analyse générale des traditions philosophiques et scientifiques modernes, et de l'environnement culturel qui l'entoure. Elle n'élabore sa méthode d'analyse historique qu'après avoir présenté une histoire des autres modes de l'analyse de l'Histoire.

Ici la théorisation méthodologique de l'analyse de l'histoire des idées est liée organiquement, au contexte culturel historique qui conditionne la constitution de la méthode analytique elle-même. Disons plutôt que cette méthode est la synthèse des différentes modes d'analyses de l'histoire des idées et des discours qui l'on précédée.

- Deuxième précision : Le cadre théorique de la méthode, que représente dans le projet de Foucault son livre L'Archéologie du savoir, n'est pas une théorie antérieure de la méthode, dans le sens que l'on trouve - par exemple - dans l'Organon d'Aristote, le Discours de la méthode de Descartes, la Critique de la raison pure de Kant, comme dans les différentes théories traditionnelles de la connaissance.

Avec Foucault nous sommes face à une synthèse de conclusions tirées d'un nombre d'études empiriques sectorielles, telles que L'histoire de la folie, La naissance de la clinique et Les mots et les choses.

Disons plutôt que L'Archéologie du savoir présente l'assemblage, la combinaison et la mise en forme a posteriori, des différentes précautions et stratégies méthodologiques auxquelles Foucault a fait recours, dans le but de contourner les formes traditionnelles de l'histoire des idées, avec lesquelles il tient à marquer une rupture de fond.

- Troisième précision : La comparaison

entre le cas d'évolution des recherches de Foucault - particulièrement sur le stade de leur transition de l'étape des analyses empiriques à celle de la théorisation et de la conceptualisation épistémologique dans L'archéologie du savoir - et le cas de l'évolution de notre parcours de recherche, peut aider à illustrer et justifier le choix de l'archéologie comme méthode d'analyse historique, dans cette phase avancée de nos travaux.

Le rapport entre la déclaration de l'adhésion complète aux choix méthodologiques de Foucault aujourd'hui, et les recherches que nous avons réalisées durant les trois décennies passées, peut être comparé au rapport entre les conclusions méthodologiques-théoriques arrêtées par Foucault dans l'archéologie du savoir de 1972, et les études empiriques sectorielles qu'il a effectué depuis l'histoire de la folie de 1954.

Dans le cadre de l'actuel projet de recherche, nous n'avons tranché en faveur de la méthode archéologique - de façon définitive - qu'à la fin de la phase de lecture et d'examen bibliographique. Ce choix n'est fait qu'au moment où l'horizon définitif de nos conclusions s'était dessiné.

Cette déclaration - ou disons plutôt cet aveu - est le fruit de la découverte a posteriori de l'identité et la ressemblance entre des problématiques et des soucis intellectuels qui appartiennent à deux environnements culturels différents.

- Quatrième précision : Le fait d'ignorer tous les résultats et les avenacées obtenus par Foucault - durant environ 4 décennies de recherche dans ce domaine complexe de l'histoire des idées²⁸ - pour remettre le compteur à zéro, et rentamer le travail - comme si rien n'était fait ou dit - présente une gabegie inadmissible d'énergie et de temps intellectuels de l'humanité.

C'est une forme irrationnelle et irresponsable d'égoïsme et de narcissisme, qui ne peut fleurir que dans une pensée investie par un nationalisme aveugle ou un individualisme pathologique, desquels le bon Dieu nous a épargné.

Les intellectuels qui mènent des recherches dans les domaines de lettres et des sciences humaines doivent - eux

aussi - s'inspirer des leçons des sciences de l'économie, de la gestion et des finances, qui dominent actuellement le champ du savoir.

Elles sont nombreuses les critiques que nous proférons contre cet esprit de gestion-comptable, en raison de ces effets négatifs sur la vie spirituelle, la justice sociale et l'environnement naturel. Mais nous trouvons qu'il est indispensable de cueillir le positif dans un tel esprit, pour maitre en place - pourquoi non - une économie politique de la production intellectuelle.

Dans ce cas, la règle d'or ne peut être que celle qui nous demande de se référer aux grandes figures intellectuelles de l'humanité. Ces penseurs qui sont les étoiles qui illuminent la raison et chassent l'obscurité, dans les différentes époques de l'Histoire de la pensée humaine.

Ibn Rouchd (Averroès)²⁹ avait délivré cette fatwa qui appelle à la gestion économique comptable de l'énergie intellectuelle, aux musulmans de son époque. Il avait retenu que si le Coran prescrit les recherches et les réflexions rationnelles, et qu'un philosophe grec - tel qu'Aristote - anticipe dans ce domaine, les musulmans doivent se procurer sa contribution, et se baser sur elle, pour compléter ce qui manque et avancer, au lieu de commencer comme si rien n'était réalisé³⁰.

- Cinquième précision : Si nous avons choisi de qualifier le travail effectué dans cette étude d'analyse archéologique, cela ne signifie pas que l'étude des domaines scientifiques du langage arabe, du Coran, du Hadith, du Fiqh, du Kalam, de la philosophie islamique comme du soufisme et de la pensée islamique moderne, prendra la forme de l'examen des énoncés et des formations discursives, dans le but d'extraire ce qu'ils comprennent comme argument de plus, pour appuyer une ou plusieurs conclusions de Foucault.

L'archéologie - dans notre conception - est un état d'esprit analytique ouvert, et non une technique méthodologique figée. Il ne s'agit aucunement de calquer Foucault dans la culture arabo-musulmane.

28 Il a soutenu sa thèse intitulée L'histoire de la folie en 1954, et il est décédé en 1984.

29 Abu Al-Walid ibn Rouchd(Averroès)(1126 -1198 BC) أبو الوليد بن رشد

30 Voir son livre : فصل المقال فيما بين الحكمة و الشريعة من الاتصال